



DE L'ANARCHIE AU CHRIST

=====
2^e MILLE
=====

3^e Edition

Prix : 5 francs

VIE
DE PAUL BELLEC

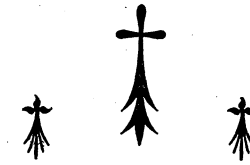
Jeune ouvrier apôtre

AUTORISATION D'IMPRIMER

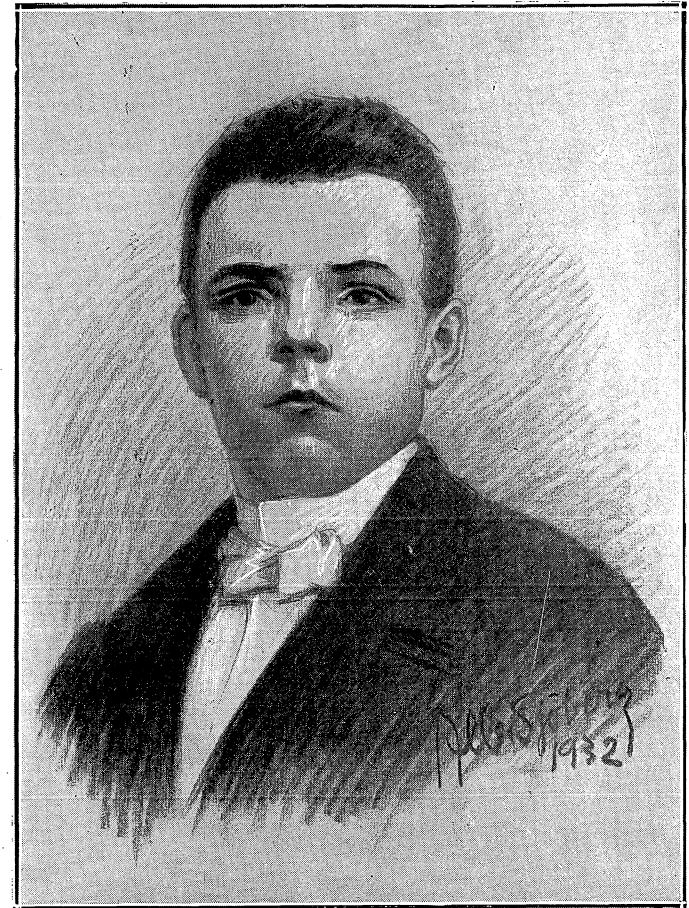
QUIMPER, LE 27 MAI 1933

P. JONCOUR,

VICAIRE GÉNÉRAL



DE L'ANARCHIE AU CHRIST



PAUL BELLEC
1886-1906

AVANT-PROPOS

Pour répondre au désir de nombreux amis de l'Œuvre dont nous avons la Direction et qui a eu l'avantage de compter comme membre très actif un jeune ouvrier revenu de l'Anarchie au Christ, nous avons conçu le dessein de faire revivre la mémoire de cet apôtre d'hier.

Cette biographie, déjà parue en 1907 et en 1908, est due à la plume du R. P. Galinand, S. J., directeur de l'Ecole Apostolique de Poitiers (décédé), à celle de Monsieur Le Fer de la Motte (décédé), chez qui mourut Paul Bellec, à l'âge de 20 ans, et à celle du R. P. de Marcieu, S. J., actuellement en résidence à Poitiers.

Nous ajouterons à cette troisième édition, quelques renseignements complémentaires que nous devons à l'amabilité de Monsieur Le Chanoine Saluden (décédé) et de Monsieur l'Abbé Caroff, recteur de Plouguin, ancien directeur de Paul Bellec et du Patronage des Carmes.

La Lettre-Préface que Son Excellence Monseigneur Duparc a eu la bonté de nous adresser contribuera puissamment au rayonnement de cette attachante biographie.

Puisse cette modeste brochure faire comprendre à tous ceux qui la liront, riches ou pauvres, patrons, ouvriers et employés, que la conquête du monde au Christ est une tâche collective, à laquelle le Rédempteur veut que nous participions tous, et que tout ce qui est donné à un chrétien, richesses, science, puissance d'affection... ne lui est pas donné pour lui, mais pour les autres et pour Dieu comme un dépôt qu'il faut faire fructifier.

Brest, le 1^{er} Juin 1933.

A. LESPAGNOL, Prêtre
Directeur du Patronage des Carmes.

PRÉFACE

EVÊCHÉ DE QUIMPER
ET DE LÉON

14 Mars 1933.



Cher Monsieur Lespagnol,

Vous voulez remettre en honneur la mémoire de Paul Bellec, l'ouvrier Apôtre brestois, qui ne vécut que 20 ans, de 1886 à 1906, et exerça parmi ses camarades de l'Arsenal un apostolat héroïque dans les heures les plus difficiles de notre histoire religieuse.

Il pourrait servir de modèle aux Jocistes qui sont si estimés de tous les catholiques dévoués aux Œuvres. Ils visent à réaliser dans nos ateliers le même idéal que Paul Bellec. Vous leur rendrez service en rééditant et en complétant le récit de sa vie trop courte. Ils n'auront qu'à l'imiter pour faire tout le bien dont le Pape aime à féliciter les Jocistes de Belgique ou de France chaque fois qu'Il les reçoit au Vatican.

C'est sur eux que l'Eglise fonde son espoir pour la conquête des jeunes travailleurs, si courageux et si sympathiques, mais jusqu'ici arrachés trop souvent par leur milieu à l'influence vivifiante de l'Eglise, à laquelle ils appartiennent pourtant par leur baptême et leur première Communion.

Je souhaite que l'histoire de Paul Bellec fasse germer dans leurs âmes le goût de l'apostolat, et leur fasse sentir toute la valeur surnaturelle du zèle auquel ils se livrent déjà avec un élan dont nous sommes fiers.

Je vous bénis ainsi que vos jeunes gens, et vous assure de tout mon paternel dévouement en N. S.

† ADOLPHE,
Evêque de Quimper.

Paris, le 7 Avril 1933.

LETTRE DE MONSIEUR L'ABBÉ GUÉRIN
AUMONIER GÉNÉRAL
DE LA J. O. C. DE FRANCE

Monsieur l'Abbé,

Vous me demandez un mot pour recommander la si belle vie de Paul Bellec aux Jocistes de France.

Mais il me semble qu'il leur suffira de savoir que ce jeune ouvrier, d'abord séduit par l'idéal révolutionnaire, devint un militant fier et conquérant dans son milieu de travail, pour que sa vie leur soit aussitôt sympathique.

Car c'est bien là l'idéal jociste, réalisé avant la lettre et d'autant plus méritoire qu'il manquait à Paul Bellec le soutien d'un grand mouvement national, grâce auquel on a le sentiment d'être des milliers à faire le même effort.

Des saints ouvriers comme votre admirable Paul, la J. O. C. en a absolument besoin pour pénétrer le milieu ouvrier et y faire rentrer à nouveau Jésus-Christ.

Pour les susciter nombreux, avec la grâce de Dieu, rien ne sera plus efficace que « des exemples vivants ». C'est pourquoi je souhaite que nos jocistes en grand nombre lisent et méditent la vie exemplaire de Paul Bellec, leur frère aîné.

Veuillez agréer, Monsieur l'Abbé, l'assurance de mes religieux et fraternels sentiments.

G. GUÉRIN.

INTRODUCTION

Le monde du travail manuel connaîtra-t'il le splendide renouveau religieux dont nous sommes témoins chez les étudiants des grandes écoles ? Dans les rangs de la classe ouvrière, évadée en masse de l'Eglise, se dessine un mouvement de jeunes militants, une vraie chevalerie des temps modernes, qui légitime toutes les espérances. Des Jocistes fiers, hardis, entraînés à la lutte, ne sont encore que le petit troupeau, mais résolus à être le ferment de cette généreuse pâte ouvrière que des mains mauvaises ont trop souvent falsifiée.

Nos mouvements de jeunesse ont été préparés par un long cheminement d'efforts individuels, souvent isolés. C'est justice de rendre hommage à ceux qui en furent les obscurs devanciers. A l'époque même où Pierre Poyet, dont le P. Bessières vient de révéler au public l'attachante histoire, préparait à Normale le retour des élites intellectuelles à la religion, un modeste ouvrier exerçait l'apostolat sur un champ de bataille non moins redoutable à l'arsenal de Brest.

Paul Bellec est un Jociste avant la lettre. Si nous analysons l'esprit jociste et l'appliquons à notre jeune apôtre, nous trouvons en sa personne l'illustration de chacun des éléments de cet esprit.

Du Jociste il a la crânerie, l'horreur du respect humain, mais sans rien de théâtral dans l'attitude. Il en a l'esprit pratique de conquête de ses frères par la joie au travail, par l'influence bienfaisante exercée discrètement sur les camarades ; il ne s'indigne pas

contre eux ; il les comprend trop bien, lui qui a connu les mêmes égarements ; il sait que « les ouvriers qui n'ont pas reçu d'instruction chrétienne sont plus à plaindre qu'à blâmer ».

Comme le Jociste il croit ferme à la dignité, à la noblesse du travail manuel : il se considère comme un frère de prédilection du Christ qui a sanctifié le travail en choisissant le labeur des mains. Comme le Jociste il est Jeune d'esprit, porté de tout l'élan de l'âme vers la beauté et la charité. Une fois libéré de ses attaches avec les propagandistes de l'anarchie, intimement convaincu que l'ignorance religieuse est le grand mal dont souffre la classe ouvrière, il s'efforce de mieux connaître la religion ; il l'étudie dans le catéchisme, l'Evangile, les manuels d'apologétique, les conférences de Cercles d'Etudes. Et quand il s'est éclairé sur l'idéal chrétien, quand il a alimenté sa vie surnaturelle aux sources sacramentelles, il consacre les énergies ardentes de son âme à l'évangélisation, à la réchristianisation de ses frères jusqu'au don complet de lui-même. Il est prêt à mourir pour la cause. Les fiers accents que nous admirons chez les Jocistes de nos jours, nous les trouvons sur ses lèvres. Il eût rêvé d'être prêtre, missionnaire, Dieu ne le permit pas. Il est mort à 20 ans.

Dans les pages qui suivent, toutes simples et sans apprêt, étoffées par les lettres du héros et les témoignages de ceux qui l'ont connu, vous lirez l'histoire émouvante d'une âme d'apôtre.

L. KERBIRIOU,
Docteur ès-lettres

VIE DE PAUL BELLEC

CHAPITRE PREMIER

L'enfance et la jeunesse

Paul Bellec naquit à Brest, le 26 juillet 1886, en la fête de Sainte Anne, patronne de la Bretagne. Contrairement à la pratique des familles chrétiennes, il ne fut baptisé que le 12 août, en l'église Saint-Martin, sa paroisse.

« Ma famille avait été à l'aise, écrit Paul ; mais de folles dépenses la conduisirent à la ruine. J'avais cinq ans lorsque je perdis ma mère, le 7 septembre 1891. Sa mort me laissait l'aîné d'une sœur qui n'avait qu'un an et demi et d'un frère de six mois.

« Je me rappelle avec un grand serrement de cœur le visage pâle de cette bonne mère et le triste sourire qui errait sur ses lèvres, pendant sa dernière maladie, quand elle nous regardait. Avec quelle douce patience elle nous faisait manger, et de quels tendres baisers elle nous couvrait, les seuls que j'ai reçus de ma vie ! Son cœur devait saigner à la pen-

sée de nous laisser seuls, si jeunes et si abandonnés. Je la vois dans cette pauvre chambre, étendue sur son lit, les mains entourées d'un chapelet qui à cette époque me faisait l'effet d'une chaîne, recevant le saint viatique d'un prêtre vêtu de blanc : ce qui me frappa beaucoup alors.

« Les voisins m'ont raconté que plus d'une fois elle avait été reléguée avec ses enfants à la cave, où elle passait la nuit ; alors elle se dévêtissait pour nous procurer une couchette moins dure ; et pendant que nous reposions, elle veillait sur notre sommeil.

« C'était une femme chrétienne, qui eut beaucoup à souffrir de la part de mon père. Je ne l'ai jamais oubliée ; et même lorsque j'étais le plus éloigné du devoir, la pensée de ma mère m'apparaissait comme une douce vision. *Ce sont ses prières qui m'ont ramené dans le droit chemin.* »

Paul eut toute sa vie le culte de sa mère. Malheureusement l'appui manquait du côté paternel. Issu d'une famille de souche chrétienne, élevé dans les habitudes religieuses, le père avait subi l'influence des milieux ouvriers indifférents ou hostiles à la religion. Comme tant d'autres ouvriers de nos jours, il fit défection et abandonna le devoir, qui comprend tous les autres, la fidélité à Dieu. Plus que cela, il paraît avoir été un fervent des idées révolutionnaires. Il ne tarda pas à se remarier (20 Février 1892), dans de telles conditions que ses enfants, déjà privés des caresses et des tendresses de leur mère, furent soumis à des vexations de toutes sortes. Le jour du mariage, Paul, tout entier au souvenir de sa mère, avait eu le tort de refuser à la nouvelle épouse toute marque d'affec-

tion. Plus tard, il reconnut sa faute. Mais dès ce jour, rapporte un témoin, la belle-mère traita en ennemi ce petit être de cinq ans et ne sut que le martyriser.

« Comme je commençais à grandir, écrit Paul, je fus envoyé à l'école maternelle. Là les heures coulaient doucement. Lorsque le soir on venait me chercher, mon cœur se serrait et j'avais une forte envie de fuir ce toit où je ne trouvais que coups et paroles dures.

« Trop grand pour demeurer à cette école enfantine, j'allais à l'école primaire laïque. Quel changement ! Ici les maîtres étaient sévères. Ils ne s'occupaient point de leurs élèves. Après six mois, je ne savais pas encore lire les lettres de l'alphabet. Que de fois dans mon ennui n'ai-je pas fait l'école buissonnière ? Mauvais exemples dans la famille, mauvais exemples à l'école, jugez quel enfant je devais être. Parfois, après la classe, où j'étais si malheureux, j'errais dans les rues de la ville jusqu'à une heure avancée. La réception qui m'attendait n'avait rien de réjouissant. Malgré les châtiments, je me promettais de recommencer à la première occasion et je n'y manquais pas.

« Chez nous, on ne faisait pas la prière. Aucun enseignement chrétien, personne pour me donner un bon conseil ou une parole d'encouragement. Comme seul emblème religieux il y avait un chapelet renfermé dans un cadre suspendu à la muraille, avec cette inscription : « P. Forestier, 1854 ». Ce vieux souvenir d'un parent mort dans les missions était l'unique objet qui nous rappelât la pensée de Dieu.

« Nous allions à la messe les jours de grandes fêtes, et

nous faisons chaque année une visite au cimetière pour nettoyer les tombes : c'était tout. Et encore l'assistance à la messe n'a duré que jusqu'à la première Communion, que nous fîmes parce que c'était la coutume. Les années qui ont suivi ont été passées dans une indifférence complète et dans l'oubli de Dieu.

« Cependant, mes parents étant allés habiter dans les environs de Brest, on me mit à l'école du Pilier-Rouge, où je passai cinq années. Les maîtres y étaient excellents et dévoués. Aussi le matin, j'avais hâte de partir pour la classe. Je ne me souviens pas de l'avoir manquée sans motif. Mes progrès furent rapides. Seule la dernière année fut déplorable, et cela par ma faute. Blessé de n'avoir pas obtenu une récompense que je croyais avoir méritée, je me vengeai en ne faisant rien. C'est ainsi que ma nature orgueilleuse me fit perdre une année. Moi qui, un an auparavant, avais remporté le premier prix, je n'en obtins aucun ; mais je garde le meilleur souvenir de mes quatre premières années. Alors le travail et le progrès marchaient de pair. »

Le maître, content de son élève, s'en servait comme auxiliaire.

« Je me rappelle ce bon temps où, étant en seconde, j'allais tous les matins, jusqu'à onze heures, apprendre à une cinquantaine de bambins les lettres de l'Alphabet : je les aimais bien ces chers petits, avec eux je me sentais à l'aise. Combien ont voulu user de tricherie ! Ils en étaient pour leurs frais et jamais je ne me suis laissé tenter par l'appât des billes ou des images qu'ils m'offraient pour ne pas les faire lire.

Inutile de dire que ceux-là n'étaient pas les plus méritants. C'étaient les abonnés du piquet.

« Le maître de cette classe était le seul de l'école qui fit réciter la prière tous les matins, à une centaine d'enfants, avant de commencer sa classe. Je vois encore appendu à la muraille un grand crucifix. Il y a un an j'ai eu l'occasion de repasser par cette école : le crucifix n'y était plus et on ne disait plus la prière. Mon Dieu, ayez pitié des petits enfants ! »

A treize ans, Paul obtenait son certificat d'études primaires. Le moment était venu de gagner sa vie. Il fut placé, comme petit domestique, dans un hôtel, pour aider à la cuisine. Il n'y resta que quelques mois.

Tous les ans, au mois d'Août, un concours a lieu pour l'admission au port de Brest d'un certain nombre d'apprentis qui reçoivent une petite solde par jour. Les candidats doivent avoir au moins 14 ans et pas plus de 17.

M. Bellec était ouvrier mécanicien ajusteur à l'arsenal. Dès que son fils eut l'âge requis, il le présenta au concours. Paul fut reçu et choisit la spécialité de son père. C'est donc à l'atelier des machines qu'il fit son apprentissage.

Le voilà faisant son entrée dans cette ville de 6.000 âmes qu'est l'arsenal maritime de Brest, sans avoir reçu au sein de la famille cette formation chrétienne qui conduit l'enfant pas à pas jusqu'aux heures difficiles de la jeunesse. Aussi ne tarda-t-il guère à suivre ses camarades qui l'eurent vite éloigné de Dieu et des pratiques religieuses. Comme il le dit lui-même, il se mit à la remorque des jeunes révolutionnaires plus dévoyés que méchants, si nombreux dans les grandes villes.

« Je fus vite lancé dans les idées socialistes. Mes deux premières années se sont passées dans cette fange. Quoique jeune, j'étais des plus violents, en paroles du moins. La haine remplissait mon cœur. Ayant toujours eu de la misère, las de souffrir, j'aspirais à ces jouissances qu'on faisait briller à mes yeux. Je ne pouvais supporter ni les riches, ni les prêtres, ni la religion. Dans les discussions avec quelques ouvriers catholiques qui travaillaient avec moi, j'étais des plus excités et je m'emballais comme un furieux.

« Un fait pourtant me donna à réfléchir : c'est que si les catholiques défendaient avec énergie leurs idées, aucune parole blessante ou injurieuse ne sortait de leurs lèvres. Et après ces discussions, quand j'examinais les raisons de mes adversaires, je m'avouais à moi-même qu'elles n'étaient pas sans valeur. Mais la vérité ne brillait pas encore à mes yeux, et un point d'honneur me tenait attaché à mes idées. Aujourd'hui je comprends que les ouvriers qui n'ont pas reçu d'instruction chrétienne sont plus à plaindre qu'à blâmer. Comment ne seraient-ils pas égarés par les propos qu'ils ne cessent d'entendre et par les doctrines qu'on s'efforce chaque jour de leur inculquer. »

Plus tard, l'un de ses camarades lui ayant demandé s'il était de bonne foi dans ses discussions, et s'il croyait que les doctrines qu'il défendait étaient les vraies :

« Je ne sais trop, répondit-il ; oui et non. Je n'avais qu'une notion faible de Dieu. De temps en temps je me disais qu'il devait y avoir quelqu'un au-dessus de nous : puis il me venait que s'il y avait un Dieu bon et attentif à nos besoins, il n'aurait pas permis que je fusse aussi malheureux. Je de-

meurais dans le doute, je me croyais avoir le droit d'attaquer tout ce qui me gênait. »

« Quant aux idées anarchistes, j'ai toujours agi avec droiture et loyauté dans les temps où je les propageais. Je croyais être dans le vrai. »

Il ajoutait : « Quel bien il y aurait à faire parmi les ouvriers ! Combien deviendraient de fervents et généreux chrétiens s'ils arrivaient à connaître et à aimer Notre Seigneur Jésus-Christ ! La plupart aujourd'hui ne le connaissent pas ou n'en ont que des idées vagues et fausses. Et pourtant il faudrait si peu de chose au travailleur pour être heureux, s'il mettait un tant soit peu de bonne volonté ! »

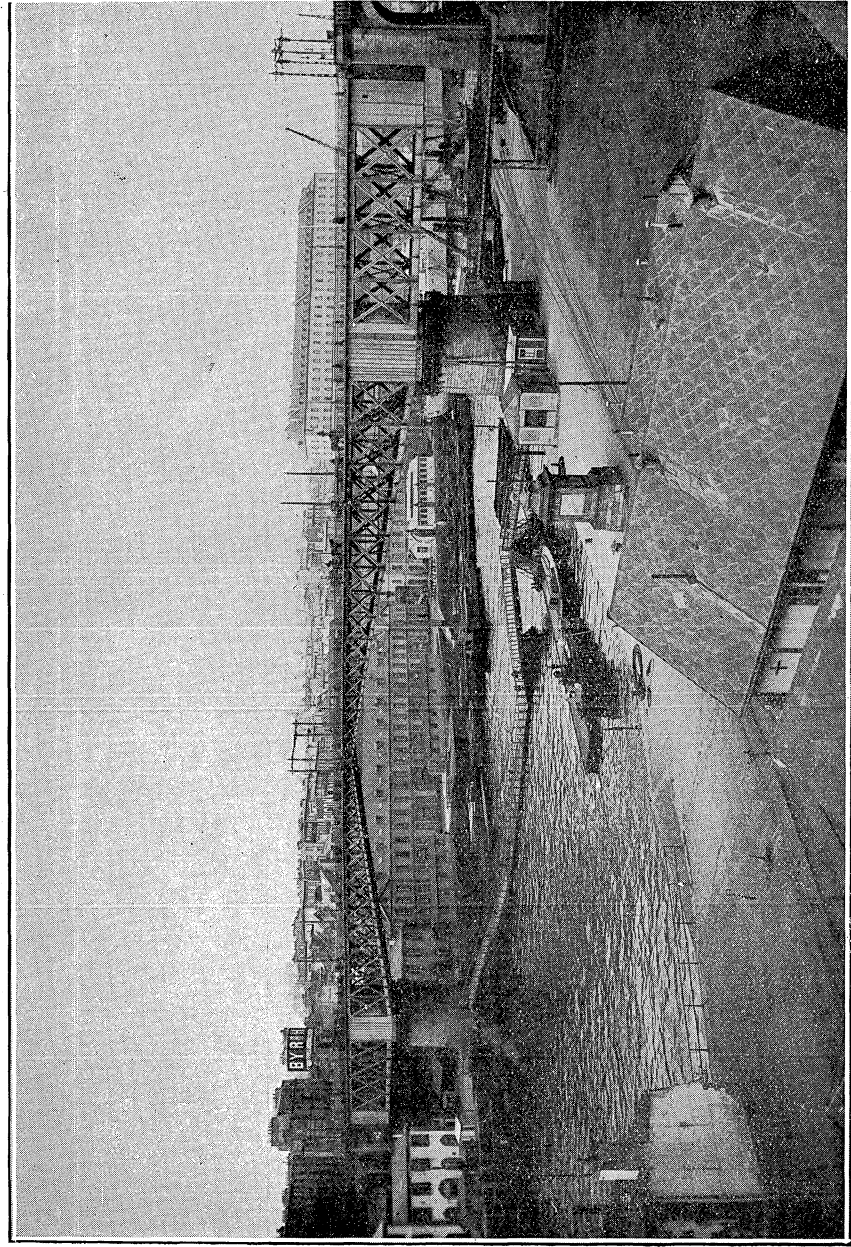
Paul reconnaissait que la situation d'ouvrier du port est des plus honorables, qu'elle a sa noblesse et sa dignité, qu'elle suppose du savoir et du dévouement.

Il aimait son état et il enviait la fonction du mécanicien qui, la main sur un levier, jette la vie dans une machine, la modère, l'excite ou l'éteint. Ce poste d'honneur l'attirait.

Il admirait qu'un bras si faible pût maîtriser à son gré tant de force et de puissance. Aucun orgueil ne lui venait pourtant ; car il savait trop bien que cette force a parfois de terribles caprices, qu'un rien la fait se retourner, emportant et broyant celui qui tout à l'heure la commandait et la guidait.

C'est là qu'il comprit plus tard, en sentant monter et gronder en lui l'effervescence des passions, que la machine humaine a besoin, elle aussi, pour ne pas éclater, d'une solide armature et d'un bon régulateur.

Pour le moment, rien ne retenait la fougue de ses mauvais instincts dont le torrent l'entraînait dans le tourbillon des idées anarchistes.



L'Arsenal où Paul a travaillé

CHAPITRE II

Le jeune Anarchiste

Le déchaînement des passions antireligieuses des milieux ouvriers de la Ville de Brest à cette époque particulièrement sombre de notre histoire nous permet de nous rendre facilement compte du degré d'égarement du jeune Paul avant sa conversion.

A Brest il y a déjà, en 1899, parmi les ouvriers du port, un groupe socialiste, chez lequel un professeur du Lycée, M. Jacob entretient le « feu sacré » en lui exposant les théories collectivistes dans le journal *l'Avenir Brestois*. Pour exciter les disciples de M. Jacob, il suffira de leur montrer la lutte antireligieuse comme la condition de l'amélioration du sort de l'ouvrier; on y réussira, en brandissant le fameux « milliard » des Congrégations, puis « les immenses richesses de l'Eglise. »

Le 3 avril 1900, le tribun Jaurès vint à Brest accompagné de son cornac d'alors, M. Briand, rédacteur à la *Lanterne*. Il parla aux ouvriers à la Salle de Venise, rue de l'Armorique à

Recouvrance. « L'Eglise, dit-il en substance, avec son dogme de paradis et sa morale de résignation est le grand obstacle à l'amélioration du sort des ouvriers. »

La conclusion ne pouvait être que la déclaration de guerre à l'Eglise. « L'arrivée de Jaurès, dit *Le Courrier du Finistère* du 7 avril, est un événement dans le calme relatif de l'existence politique et sociale du Finistère ». Les socialistes de Brest devinrent, à partir de ce jour-là, de fougueux anticléricaux. Le Vendredi Saint, 3 avril, ils organisent un banquet gras à 2 fr. 50 par tête « pour opposer le langage de la science à celui du fanatisme et de la crédulité ». Le rédacteur en chef du *Rappel Bretois* présida le repas qui n'eut pas grand succès, car il n'y eut que 29 « saucissonniers ».

Le 30 avril, les socialistes firent leur première manifestation en promenant dans nos rues le drapeau rouge au chant de la *Carmagnole*. Au mois de Juin, un autre journal socialiste paraît, *Le Breton Socialiste*, qui publie les statuts d'une Ligue qui vient de se former, la Ligue de la libre pensée bretonne et dont voici quelques articles.

Art. 1^{er}. — La religion n'est bonne que pour abrutir et corrompre les gens.

Art. 2. — Les adhérents s'engagent à ne pas faire baptiser leurs enfants, à empêcher leurs première communion, et à se faire enterrer civilement.

Art. 5. — Les prêtres sont des charlatans, des voleurs et des canailles, il faut s'en débarrasser.

Art. 6. — Ils ont créé des écoles, il faut les en chasser, car ce sont des ignorants... » Pour exciter et maintenir cette ardeur

anticléricale, les Loges organisent à la Salle de Venise, des conférences de Sébastien Faure, de l'ex-trappistine Mme Mujas, de la citoyenne Séraphine Pajéau et de Louise Michella. Une *Université populaire* est fondée à Brest, où quelques professeurs du Lycée traitent chaque samedi des questions comme celles-ci : *Les Albigeois*, *Les Provinciales*, de Pascal ; *Les doctrines du Concile du Vatican* ; *la Valeur morale de l'évangile* ; *Les idées religieuses de Renan* ; *Le Contrat social*, de J.-J. Rousseau, etc...

Le samedi 13 septembre 1902, le parti, ayant annoncé pour ce jour une conférence anticléricale, 500 « lanterniers » se rassemblent dès huit heures du soir aux abords de la Salle de Venise. La conférence se borne à lancer le mot d'ordre, elle dure cinq minutes, et, en bandes, les socialistes commentent à parcourir la ville en conspuant et insultant les victimes que les organisateurs viennent de leur désigner.

Une première station eut lieu devant l'église des Carmes. De là l'ignoble tourbe se rassemble devant l'église Saint-Louis. En face du perron, la bande crie longuement : « A bas la calotte ! » Puis son orateur, gravissant les degrés du perron s'écrie : « Jurons de ne point baptiser nos enfants. » — « Nous le jurons » clame la bande. — « Jurons de ne pas laisser nos enfants faire leur 1^{re} communion. » — Nous le jurons. » — « Jurons d'empêcher, autant qu'il dépendra de nous le mariage religieux ! » — « Nous le jurons ». — « Jurons que nos obsèques seront civiles. » — « Nous le jurons. » — « Alors, au presbytère de Saint-Louis ! » clame l'orateur.

Le presbytère n'est pas loin et les socialistes l'ont bientôt cerné en poussant des clameurs sauvages et en lançant des cailloux contre les vitres ; le poste de police est à cinquante

mètres de là ; pas un agent ne bouge, et la scène dura plus d'un quart d'heure.

« A Saint-Martin ! crie l'orateur de tout à l'heure. » Les manifestants gravissent la rue de Paris et arrivent bientôt devant l'église. A coups redoublés ils frappent les portes, essayant même de les enfoncer — et l'orateur recommence à demander à ses « moutons » les mêmes serments que devant Saint-Louis. Après l'église c'est le presbytère qui est assailli ; la porte est enfoncée, les vitres sont brisées sans que du poste de police qui touche le presbytère, un seul agent n'intervienne. La bande se rue alors vers le Carmel ; la grille d'entrée est forcée, les vitres de la maison de l'aumônier sont brisées à coups de pierres, le vitrail, situé à l'entrée de la chapelle vole en éclats. Puis la bande, redescendant en ville essaie de prendre d'assaut l'établissement des Sœurs franciscaines garde-malades. Il était 3 heures du matin quand la saturnale prit fin.

Le 27 septembre, la manifestation se renouvelle, à l'issue d'un meeting de protestation contre le chômage imposé aux ouvriers du Port par le citoyen Pelletan, ministre de la Marine.

Mais cette fois, les curés ne furent pas seuls à recevoir des insultes, les bourgeois en eurent la plus grande part. Pendant ce temps, le ministre de la Marine faisait supprimer la messe du Saint-Esprit sur le *Borda* et les *Bleus de Bretagne* décidaient d'élever une statue à Renan.

Dans quelle mesure Paul participa-t-il à ce mouvement révolutionnaire et à cette guerre antireligieuse ? Il serait difficile de le dire. Mais bientôt la lumière de la Vérité dissipera les ombres de l'erreur et la grâce d'En Haut arrachera cette âme ardente à ses égarements.

CHAPITRE III

La conversion

Quoi qu'il en soit de ces égarements que sa foi ardente contribua plus tard à grossir et qui furent le remords de toute sa vie, il se convertit à dix-sept ans, et voici dans quelles circonstances.

« Ayant été blessé à la jambe par un éclat de fer, je fus admis à l'hôpital de la marine. J'y restai dix-huit jours. Mon père, malade depuis longtemps, y vint aussi. Son état était grave et le médecin ne lui donnait que vingt-quatre heures à vivre. Se souvenant alors de son éducation première, il entra en lui-même, sa foi se réveilla : Je crus rêver lorsque je l'entendis appeler la Sœur infirmière qui passait, et la prier de faire venir l'aumônier ! Il se confessa et reçut les sacrements. Je l'avoue : je fus stupéfié, et j'entrai en grande colère : « Quand on a renié Dieu pendant sa vie, on devrait avoir le courage de se passer de lui, à l'heure de la mort ! » me disais-je en moi-même.

« Cependant il me semblait que mes idées courantes s'é-

croulaient les unes après les autres devant ces raisonnements qui se présentaient à mon esprit d'une manière saisissante : « La mort n'est donc pas le *trou noir* où tout finit ! Il y a donc quelque chose après ! Il est donc vrai qu'il y a au-dessus de nous un maître Souverain puisqu'à l'heure de la mort ceux qui l'ont méconnu éprouvent le besoin de se mettre en règle avec lui, alors qu'ils entrevoient le tribunal devant lequel il faut rendre ses comptes. »

« Ces pensées revenaient sans cesse sous mes yeux. C'en fut assez pour me rappeler les vérités que j'avais entendues autrefois au catéchisme. Je ne les avais pas alors comprises, ou je les avais oubliées. Peu à peu le jour se fit : le besoin de croire, puis la foi rentrèrent dans mon âme.

« Mon père mourut, réconcilié avec Dieu, le 17 octobre 1902. Il m'avait fait appeler. Sur le conseil de la Sœur infirmière, j'étais allé le voir à son lit, et je lui avais parlé, malgré mes répugnances, car je ne l'aimais guère, à cause des mauvais traitements que ma mère et moi avions reçus.

« A partir de ce jour, je cessai de faire de la propagande anarchiste. »

L'un de ses condisciples, son infirmier pendant le dernier mois passé à Poitiers, désirait beaucoup connaître les circonstances de sa conversion. Paul ne fit aucune difficulté et lui raconta avec des détails plus complets ce grand événement de sa vie.

« Dieu a préparé de loin mon retour ; mais trois faits surtout y ont contribué : le souvenir de ma mère, la maladie de mon père et la mienne, puis l'influence des jeunes ouvriers catholiques.

« C'est en grande partie à ma mère que j'attribue ma conversion. Et pourtant je l'ai assez peu connue, mais je savais qu'elle était pieuse et bonne, nos voisins me l'ont souvent répété. La pensée de ma mère m'a toujours fait du bien, son souvenir me suivait partout ; c'était comme une douce vision que j'avais constamment devant les yeux. Telle était son influence que son souvenir seul m'a souvent empêché de faire le mal.

« Quelle grâce, ajoutait Paul, quand Dieu donne à un enfant des parents chrétiens ! Quelle responsabilité prennent ceux qui élèvent mal ces chers petits êtres ! » Quand il entamait ce sujet, il devenait éloquent. « Bien des parents par leur négligence sont la cause de la perte de leurs enfants. Si ma mère à moi, que j'ai à peine connue, a eu tant d'influence sur ma vie, quelle ne serait pas l'influence d'une mère qui se dévouerait pendant de longues années à la formation chrétienne des âmes que Dieu lui a confiées. » Paul ne pouvait comprendre comment tant de parents ne remplissent pas mieux leur devoir et paraissent s'en désintéresser lamentablement.

Paul regardait encore comme une grâce de Dieu la blessure qui l'avait obligé à quitter temporairement un milieu mauvais et lui avait donné le temps de réfléchir sur bien des choses.

Puis insensiblement et sans s'en rendre compte, il avait subi l'influence des religieuses qui le soignaient. « J'admirais leur bonté, leur douceur et surtout cette joie surnaturelle qui ne les quittait jamais. » Pourtant ses idées n'étaient pas encore changées, loin de là ; aimable avec ses infirmières, il

les repoussait quand il croyait deviner leur intention de lui parler de son âme ou des choses de la religion.

Néanmoins un résultat était acquis : il avait vu de près des âmes consacrées à Dieu et commençait à comprendre la beauté du vrai dévouement que la religion sait inspirer. Ce fut une lumière. Il avait en main la preuve des mensonges de ceux qui prétendent que l'Eglise est l'ennemie du pauvre et du malheureux. Les bons soins et les attentions de ses infirmières ne contribuèrent pas peu à dissiper les préventions contre la religion catholique qu'on lui avait toujours représentée comme hostile à l'humanité.

La conversion de son père, au dernier moment, l'avait bouleversé : « J'étais furieux en voyant cette reculade d'un homme qui ne veut pas mourir comme il a vécu. Cela me fit réfléchir. Je sentis le besoin de chercher la vérité. »

La conduite des jeunes ouvriers chrétiens qui travaillaient avec lui dissipa encore bien des nuages. « Dans nos discussions, j'avais admiré leur langage si calme et si raisonnable en réponse à mes paroles injurieuses. J'étais ensuite bien forcé de m'avouer qu'ils étaient meilleurs que moi, et le fait seul de les voir si charitables à mon égard, de me traiter avec grande considération, malgré mes injures, me préparait déjà à revenir à Dieu. Je trouvais dans leur conduite quelque chose d'extraordinairement supérieur aux procédés ordinaires des ouvriers qui n'étaient pas chrétiens. La vérité doit être là, me disais-je à moi-même, et finalement je dus m'avouer vaincu par tant d'exemples si généreux. »

Nous avons dit qu'après la mort de son père, Paul rentré à l'atelier, cessa toute propagande anarchiste.

Lorsque les ouvriers s'aperçurent, à l'arsenal, qu'il n'était plus le même, et qu'au lieu de railler les catholiques et leurs doctrines, comme il faisait naguère, il était passé de l'autre bord et prenait le parti de ceux qu'il avait combattus de ses sarcasmes, la colère fit place à l'étonnement. Les tracasseries et les persécutions se succédèrent pour déconsidérer le converti et le décourager. « On me harcelait sans cesse, disait-il, des épithètes d'usage. J'étais un transfuge, un traître, un vendu. On prétendait que pour quarante sous j'étais passé d'un camp dans un autre. En entendant ces propos, je blémisais, je tremblais ; mes outils me brûlaient les mains ; mais j'avais entendu dire que le chrétien ne doit pas se venger. Cela me retenait. »

On verra, par les faits qui vont suivre, si Paul s'est converti pour s'enrichir, et si depuis lors sa main ne s'est pas ouverte plus bienfaisante sur des ouvriers plus pauvres que lui.

Sur ces entrefaites, un ami d'atelier le conduisit au Patronage du Mont-Carmel. Il n'était pas dans la nature droite et loyale du nouveau converti de faire les choses à demi ; il revint à Dieu totalement. et devint un jeune homme fervent. « Tel je l'ai connu alors, écrit le Directeur du Patronage, tel il demeura jusqu'à la fin, franc, dévoué, humble et zélé. Dieu n'avait pas laissé son œuvre à moitié achevée. »

Quand on eut fait connaissance, ses nouveaux amis du Patronage le pressèrent de devenir catholique jusqu'à la pratique des sacrements. Paul, qui n'en comprenait pas encore la nécessité, fit d'abord des réponses dilatoires. Il voulait pren-

dre son temps. Plusieurs fois il promit, puis au moment de s'exécuter, il recula : il répugnait dans l'âme à l'hypocrisie, à la piété contrefaite qui concède les apparences des bonnes dispositions et refuse la réalité. Il se souvenait qu'après sa première communion, quelqu'un évidemment très bien intentionné chercha avec instance à le rapprocher de la Table sainte, alors qu'il se trouvait dépourvu des dispositions nécessaires. Pour échapper à l'importunité, il assista de fait à la messe de communion, quitta sa place comme pour s'agenouiller à la Table sainte, mais se contenta de faire le tour du chœur à l'aller et au retour, sans prendre place parmi les communicants, et revint à son banc perdu dans le flot montant et descendant des fidèles : sa conscience du moins était nette du forfait d'un sacrilège.

Mais enfin, à la veille d'une grande fête, il déclara qu'il se confesserait, et cette fois il tint parole. Il se prépara loyalement à faire un aveu complet de son passé, et, de fait, il dit tout ce qu'il avait sur la conscience en parfaite droiture et bonne foi. Le confesseur, édifié de ses dispositions, lui demanda de réciter son acte de contrition, pendant qu'il lui donnerait l'absolution. « Un acte de contrition !... Mais qu'est-ce qu'un acte de contrition ? dit Paul. J'ignore ce que c'est. — Du moins, reprend le prêtre, récitez *Notre Père*. — Le *Notre Père* ? Je l'ai su, mais je ne le sais plus. — Mais cependant vous voulez faire les choses sérieusement et vous réconcilier avec le bon Dieu ? — Oh ! oui, pour de bon et très sérieusement ! — Eh bien ! vous allez retourner dans la chapelle à votre place, et, vous mettant à genoux devant Dieu présent

au tabernacle, vous implorerez son pardon du fond du cœur. Puis vous reviendrez, et je vous donnerai l'absolution. » — Ce que fit Paul, très pénétré d'ailleurs du grand acte qui le rattachait pour toujours à la pratique religieuse.

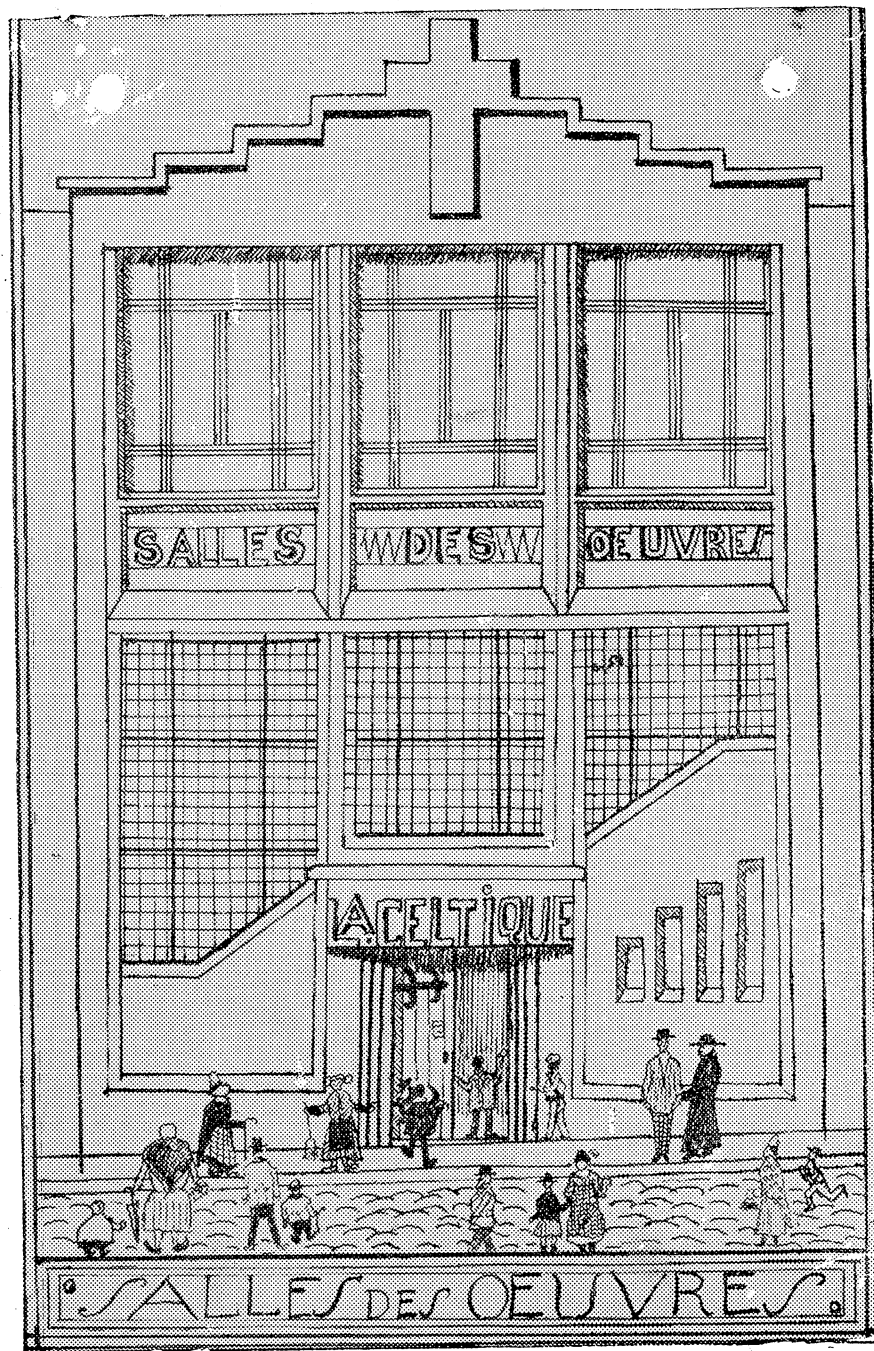
Quelques semaines après cette confession qui régularisait ses rapports avec Dieu, Paul, tout à la pensée de la réparation pour un passé plein d'erreurs et de désastres, se demandait dans son cœur quelle revanche il prendrait sur lui-même et quelle compensation il pourrait offrir à Dieu.

« Le peu que je savais de la religion, a-t-il déclaré lui-même, me découvrait qu'elle était la religion de ceux qui s'humilient et qui pardonnent tout parce que Dieu a tout pardonné. Aussi, de moi-même et sans prendre conseil de personne, je fis le vœu, pour dompter mon orgueil, d'accepter désormais, sans jamais élever la moindre protestation, tous les reproches mérités ou immérités, toutes les observations des contremaîtres et de mes chefs. Ce fut dur à garder ; mais je tins bon. Et je me brisais vite par la pensée que je devais garder envers Dieu ce grand engagement de reconnaissance et de réparation. »

Aussi quand il vint à l'Ecole apostolique, il se rendait bien compte que par ce vœu tenu pendant trois ans, non pas sans coup férir, mais à coups de victoires chèrement achetées sur l'amour-propre, un abîme le séparait de ce temps où il vivait aigri par l'impiété et désemparé par le mépris athée de tous ceux qui détiennent l'autorité.

Parfois il sentait encore là-dessus des révoltes terribles, et sa fougueuse nature bondissait étrangement sous d'injustes

reproches dont Dieu lui réserva le profit jusqu'à sa dernière maladie ; mais jusqu'au bout il tint son vœu, et le silence enchaîna ses lèvres qui tremblaient sous l'émotion de faire éclater une réplique vengeresse. Sur ce point capital, l'énergie du vœu avait donné à sa volonté la force inlassable de pardonner toujours et de se plier à tout commandement d'un supérieur quelconque.



Le Patronage des Carmes où Paul s'est dévoué

CHAPITRE IV

L'apôtre des ouvriers

Avec cette résolution de se dompter lui-même par les sacrifices intimes qui coûtent le plus à la nature, Paul n'avait rien de plus à cœur que de devenir l'apôtre de ses frères les ouvriers en leur faisant tout le bien en son pouvoir. : « *Les jeunes gens chrétiens ont mille moyens pour faire le bien aux âmes, disait-il. Le seul fait d'une vie irréprochable est déjà un appel éloquent à la vertu. Le bon exemple donné par un ouvrier peut suffire pour ramener à la vérité les pauvres égarés. J'ai pour ma part éprouvé cette influence salutaire. Si les jeunes chrétiens avaient le courage de vouloir être les apôtres de leurs camarades par leurs exemples et par leurs conseils donnés à propos, que de conquêtes ils feraient !* »

Paul ne fut pas longtemps à fréquenter le Patronage, sans comprendre quel appui et quelle sauvegarde l'ouvrier peut y trouver pour sa foi et pour sa vertu. Aussi voulut-il apporter à cette œuvre son concours le plus actif, en se mettant à la disposition du Directeur. Il se chargea du contrôle et de

la bibliothèque. Toujours à son poste, toujours avenant, il attire les enfants, qui ont pour lui une affection mêlée de respect. Aucun n'aurait voulu lui faire la moindre peine.

Le contrôle terminé, les livres rangés ou distribués, Paul s'occupe des jeux, emploi des plus importants dans un Patronage. On le voyait, dans la cour ou dans les salles, surveillant discrètement, encourageant les uns et les autres, répandant autour de lui la gaieté, toujours prêt à rendre service.

Les enfants un peu grands, ceux qui sont arrivés à cet âge difficile où les passions commencent à s'éveiller, étaient surtout l'objet de sa sollicitude. Il leur portait un vif intérêt. Ses conseils, donnés avec bonne grâce et aménité, étaient toujours écoutés. Sans faire de sermon, il prêchait, bien plus par ses exemples de charité, d'abnégation et de parfaite possession de lui-même, que par ses paroles. Le vrai zèle est discret et ingénieux. Paul le comprenait, et il faisait le bien sans bruit et d'une manière aimable.

Ce qui contribua à développer en lui ce tempérament d'apôtre, qu'il conserva jusqu'à la fin, c'est son intimité avec plusieurs jeunes gens de son âge. Paul se joignit à cette élite, et il ne fut pas l'un des moins ardents. Ses amis appréciaient son dévouement plein d'entrain et le lui rendaient en confiance et en amitié.

Par suite d'un différend avec son tuteur, Paul dut, en 1904, louer une chambre en ville. Il était ouvrier du port. Or, avec la modeste paye qu'il recevait, comment monter un ménage, payer un loyer, faire bouillir la marmite, comme il disait ?

La Providence lui vint en aide, et elle prit pour instrument ses camarades. Sur leurs petites épargnes, ces jeunes gens économisaient quelques sous, et on les voyait arriver, le soir après le travail ou le dimanche, apportant dans la petite chambre que Paul avait louée au 5^e d'une maison ouvrière, qui une miche de pain ou une bouteille de vin, qui une casserole ou une cafetière, qui un paletot ou une paire de draps. Peu à peu la modeste chambre se meubla. Il y avait le nécessaire, et Paul aimait son humble logis où tout lui rappelait l'amitié dévouée de ses camarades.

Du reste, les grandes privations qu'il avait eu à endurer dans son enfance et plus tard, mais surtout sa grande piété, l'avaient rempli d'une tendre commisération pour les pauvres. Que de fois, comme il l'a rapporté lui-même, par les dures journées d'hiver, il aimait à ramasser, chemin faisant, de l'arsenal à son appartement, quelques-uns de ces malheureux ! Il leur disait : « Vous me faites pitié ; je n'ai pas d'argent ; mais venez, nous tremperons la soupe ensemble. » Et c'est ainsi qu'il se créait des convives et tenait table ouverte dans son petit réduit, où le cercle s'élargissait autour de la soupe fumante.

Il alla même jusqu'à se dépouiller de ses vêtements pour couvrir ceux qui tremblaient de froid, se réduisant à être lui-même aussi pauvre que ceux qu'il secourait. Plus d'une fois ses amis, s'étant aperçus de sa pénurie, se cotisèrent pour remonter son pauvre vestiaire.

Pour lui tenir compagnie dans les longues nuits d'hiver, il n'avait qu'un pauvre chat qu'il avait recueilli un jour errant dans la rue et mourant de faim : soulager une misère console parfois d'une autre. Paul aimait son chat.

La charité est ingénieuse sans doute; elle n'est pas toutefois inépuisable, et le pauvre Paul, dont la santé laissait déjà à désirer, et qui était parfois obligé de chômer, ne mangeait pas tous les jours à sa faim. Les derniers jours de la quinzaine étaient parfois pénibles: il ne voulait pas contracter de dettes, et sa fierté l'empêchait de tendre la main. Il a avoué plus tard qu'il lui est arrivé certains jours de se passer de manger; ce qui d'ailleurs n'enlevait rien à sa bonne humeur et à sa sérénité. « Quand on ne mange pas à sa faim, disait-il, on en est quitte pour serrer d'un cran sa ceinture, et la pauvre loque humaine tient toujours debout. »

Ces privations eurent une fâcheuse influence sur sa santé: à plusieurs reprises il eut des crachements de sang. Ses amis s'en inquiétaient; mais il s'en remettait à la Providence et cherchait de nouvelles occasions de se dévouer. Obsédé qu'il était par la pensée de réparer son passé, il ne calculait jamais avec sa peine. Il agissait bonnement et simplement, sans se douter qu'il allait jusqu'à l'héroïsme.

Désireux de se rendre utile, il chercha une famille à qui il pût offrir ses services. On lui découvrit un ouvrier du port, dont la femme venait de mourir et qui restait veuf avec cinq enfants. Son bonheur fut de se dévouer pour ces orphelins. La journée terminée, il se rendait le soir dans cette humble maison, montant l'eau, lavant le plancher, préparant le repas, et s'en retournait heureux d'avoir versé un peu de bonheur dans l'âme de ces pauvres enfants. Le père lui ayant offert avec insistance une rémunération pour son travail, il refusa avec une certaine fierté et s'éloigna.

CHAPITRE V

Les difficultés et les persécutions

Un des traits caractéristiques de Paul Bellec fut son mépris de tout respect humain: il s'est toujours refusé à cacher ses convictions intimes; et ses actes étaient le reflet de sa foi. Quelques mois après sa conversion, un jour de Vendredi Saint, il travaillait à l'arsenal quand un de ses camarades l'appela et lui montra ce qui se passait à la porte des ateliers. Un grand nombre d'ouvriers étaient réunis autour d'un échafaudage qu'ils avaient élevé sommairement avec des caisses et des pièces de bois. Au sommet était dressée une croix. En bas quelques bougies allumées. Semblables aux Juifs de la Passion, les ouvriers vomissaient les blasphèmes et les injures contre le signe sacré de notre rédemption, simulant devant ce reposoir de dérision les génuflexions et prostrations des fidèles en l'honneur de la Croix.

A ce spectacle Paul ne peut se contenir. Sans être effrayé des cris de fureur que plusieurs de ces énergumènes font entendre, il se précipite, escalade l'échafaudage, et saisit l'image sacrée de la Croix qu'il emporte en la serrant contre sa poitrine.

Devant cet acte de bravoure, accompli simplement, sans fanfaronnade, les ouvriers se tinrent cois, et lorsque Paul passa près d'eux, plusieurs allèrent lui serrer la main en disant : « Vous êtes un brave. Vous n'avez pas peur de défendre votre religion ! »

Paul disait ensuite : « Je me sentis heureux d'avoir pu donner à Notre-Seigneur une preuve de mon amour. Depuis lors je n'ai jamais laissé passer une occasion d'affirmer mes croyances. Plus d'une fois j'ai failli être écharpé. Il y a souvent danger à défendre la cause de Dieu en présence d'ouvriers dont l'esprit est monté et qui ne reculeraient pas devant un crime. »

Plus tard Paul attribua la grâce de sa vocation sacerdotale à l'acte courageux accompli en ce jour de Vendredi Saint. C'était aussi la pensée d'un excellent chrétien qui lui écrivait en apprenant son entrée à l'Ecole Apostolique : « Pourquoi n'y verriez-vous pas la récompense d'une très belle page de votre vie à l'arsenal, page écrite le jour où vous n'avez pas craint d'opposer, seul, d'énergiques protestations à des parodies injurieuses pour le Christ ? A votre preuve d'amour, Dieu a répondu et il vous a choisi parce que vous n'aviez pas rougi de Lui. »

Cependant Paul avait compris que, s'il pouvait répondre à certaines objections avec les raisons suggérées par son bon sens, il n'était qu'un ignorant en fait de religion. Pendant ses années d'égarement il avait oublié les formules de la prière chrétienne dont il ne faisait plus usage depuis longtemps. Par sa conversion, il venait de rentrer dans un nouveau monde auquel il était devenu étranger. Il n'en connaissait plus ni la langue ni les doctrines les plus élémentaires. Il avait le bon sens de convenir

qu'il avait beaucoup à apprendre et à rapprendre, son catéchisme oublié, la réponse courante aux objections de tous les jours, et qu'il ne savait guère comment riposter, comment quitter la défensive en retournant l'objection contre l'adversaire, comment exposer à grands traits, d'une façon à la fois solide, familière et persuasive, les grandes vérités de notre religion. Il n'entendait donc pas s'en tenir aux explications d'un catéchisme de première communion ; ce qu'il se proposait, c'était de rapporter ses études aux objections qu'on entend à son âge et dans son milieu.

Il se mit résolument à l'œuvre, et comme pour savoir il n'est que de se donner la peine d'apprendre, il s'y employa avec toute la ferveur qu'il avait vouée au service de Dieu. Il se mit à l'étude du Catéchisme et de l'Evangile qu'il lisait avec assiduité. Nous avons vu dans ses mains un livre d'exposition et de défense de la doctrine chrétienne dont les pages usées et flétries témoignaient de l'usage quotidien qu'il en faisait. Ce volume d'apologétique devint son *Vade Mecum*, son inséparable. Il le portait toujours sur lui pour l'étudier aux temps libres de l'arsenal, après le repas, dans ses allées et venues par la ville. Ainsi le jeune converti s'efforçait de conformer son âme à l'enseignement catholique.

Il ne manquait pas non plus de questionner ses amis sur les fêtes, les rites et les usages de l'Eglise, ce qu'il faisait avec simplicité, n'ayant d'autre désir que de s'instruire. Il racontait à ce sujet, non sans rire, l'une de ses méprises. L'évêque de Quimper, Monseigneur Dubillard, étant venu à Brest, présentait aux fidèles son anneau à baiser. Paul, qui était étranger aux prescriptions liturgiques, s'empessa de saisir la main du

prélat et de lui donner une vigoureuse poignée de main qu'il prit sur lui d'accompagner d'un petit mot bien senti, expression spontanée de sa foi et de son amour.

Ce n'était pas seulement pour lui-même que Paul cherchait à s'instruire, il brûlait du désir d'éclairer cette multitude d'ignorants qui l'entourait. Que de pas il avait fait autour de Brest pour répandre le socialisme ! Il voulut expier ces démarches d'autrefois en organisant de véritables tournées d'apostolat, réparant et désavouant ses paroles passées par l'exemple entraînant de sa foi et la piété communicative de ses discours. Avec quelques camarades, il alla dans les faubourgs et dans les communes environnantes ; il racontait sa vie passée et les circonstances de sa conversion : il lui en coûtait de se mettre en scène ; il le faisait par obéissance au prêtre qui le dirigeait.

Son exemple n'était pas un argument de peu de poids près des ouvriers qui l'écoutaient.

Il fit plus. Avec l'aide de quelques amis, il fonda au port un cercle. A midi, les ouvriers ont une heure pour manger. La plupart prennent leur repas à l'arsenal. Pour une modique somme, on leur sert une soupe et une portion de viande. Le repas est rapidement expédié ; il reste du temps libre avant la reprise du travail. C'est ce loisir que Paul et ses camarades voulurent utiliser par des causeries, où chacun exposait et défendait ses idées. Paul mit dans ces conférences son ardeur habituelle ; et il est hors de doute qu'il a redressé, chez beaucoup, plus d'une opinion erronée. Il ne craignait pas la discussion, et il trouvait dans sa foi et dans son bon sens la solution à des questions parfois épineuses.

Il rappelait aux jeunes ouvriers, ses camarades, que leur devoir est d'observer les lois, d'éviter les violences et de ne pas demander plus que ne le permettent l'équité et la justice ; que le fort et le faible doivent être des frères et non pas des ennemis, que l'inégalité est une des conditions de la société, qu'elle est une des lois de la nature, que c'est l'inégalité des doigts qui fait la force de la main ; que le bien commun est le résultat des efforts de tous. Le bon fonctionnement d'une machine ne vient pas de l'égalité, mais de l'ajustage et de l'harmonie des pièces. Sans l'huile de la charité fraternelle, les rouages de la machine s'échauffent et, au lieu d'un jeu régulier, ce sont des grincements et des étincelles.

Une doctrine qui, pour guérir le mal social, lance les pauvres à l'assaut de ceux qui possèdent et leur promet, comme butin, l'égalité répartition des richesses, aboutira au pillage et au désordre, jamais à la rénovation de la société. On ne déracinera jamais chez l'homme l'idée de son droit à la propriété privée. Elle est si profondément ancrée en lui qu'il se ferait tuer pour la défendre.

Bien des adversaires de ces doctrines semblaient l'écouter avec intérêt, et tout en demeurant attachés à leur idée, ils rendaient hommage à la droiture et aux bonnes intentions de leur camarade.

Mais cet esprit de prosélytisme lui avait créé des ennemis acharnés, qui cherchèrent plus d'une fois à lui faire un mauvais parti. Un jour, racontait Paul à un de ses confidents de Poitiers, il y eut comme un soulèvement de violente hostilité contre le déserteur des revendications socialistes. Les têtes s'exaltèrent et, dans un moment critique, plusieurs éner-

gumènes, armés d'une corde à nœuds, le menacèrent de mort et, sur un ton si haineux et si exaspéré, que Paul se crut humainement perdu. D'autres ouvriers faisaient galerie: ce qui ajoutait encore à l'excitation des meneurs. Mais sa religion elle-même le sauva du péril; car, avec beaucoup de sang-froid, et avec le ton humble d'une pénétrante charité qui désarme les plus farouches: « A quoi bon, dit Paul, vous attirer une mauvaise affaire en voulant me tuer? Est-ce que j'en vaudrais la peine? Et puis vous aurez beau faire, vous ne m'empêcherez pas de vous aimer et de vouloir vous faire du bien. » Non seulement ces paroles eurent la force de faire tomber la colère des assaillants, mais elles lui rendirent tout à coup l'opinion. Le silence se fit. Les ouvriers avaient compris qu'ils s'étaient monté la tête. Sans doute Paul eut encore beaucoup à souffrir; mais il était désormais posé. Tous sentaient que ce converti ne se laisserait pas intimider et ne reviendrait pas en arrière, quoi qu'on fit.

D'ailleurs, Paul parlait avec un accent de vive reconnaissance des délicates attentions et des sentiments d'estime que les ouvriers eurent pour lui à la suite d'un accident de travail qui l'obligea à plusieurs semaines d'hôpital. « On vint me voir, disait-il, et même de ceux qui m'avaient le plus reproché ma conversion; et on m'apportait tellement de douceurs, bonbons, oranges et gâteaux, que je ne pouvais suffire à tout garder pour moi, et que j'étais à la fois heureux et obligé de faire largesse, à mon tour, de tout ce qu'on m'apportait pour me témoigner de la sympathie. »



L'Eglise des Carmes où Paul a prié

CHAPITRE VI

Sa dévotion au Saint-Sacrement et à la Sainte Vierge

A mesure que son instruction religieuse se perfectionnait, il sentait le besoin d'accroître en lui la vie spirituelle. Il allait la puiser à sa source, dans la sainte Eucharistie. La communion lui devint bien vite un besoin. Il la faisait fréquemment.

L'adoration nocturne était établie dans l'église des Carmes. Deux fois par mois, un groupe d'hommes, ouvriers pour la plupart, viennent passer la nuit devant le Très Saint Sacrement. Paul se sentit attiré vers cette œuvre et en devint l'un des membres les plus assidus et les plus fervents.

Dès les premiers jours de sa conversion, il se jeta d'instinct dans les bras de Marie. L'orphelin avait trouvé en Elle une Mère. Il allait lui recommander ses besoins dans son église dédiée à Notre-Dame du Mont-Carmel. Il aimait aussi à se rendre dans les sanctuaires les plus réputés de la contrée. Le Folgoët surtout avait ses préférences. C'est le fief de Marie dans ce beau pays de Léon, où la foi est demeurée si vivace,

grâce sans doute à la protection de la Sainte Vierge. Le Folgoët est situé à vingt-quatre kilomètres de Brest. Paul s'y rendait à pied, quelquefois avec des camarades, le plus souvent seul. Il partait le matin de très bonne heure et faisait la sainte communion en arrivant à l'église...

Dans les derniers temps surtout, ce voyage le fatiguait beaucoup, car sa santé allait s'affaiblissant. Un jour ses forces le trahirent en route. En arrivant à Plabennec, à douze kilomètres de Brest, il dut s'arrêter et dans une ferme demanda un peu de nourriture. La ménagère ne connaissait pas le français, et Paul ne savait pas le breton. Bien plus, notre fermière, en voyant ce jeune homme pâle, assez mal habillé, le prend pour un coureur de grand chemin. Elle va le mettre dehors, lorsque Paul a la bonne inspiration de lui montrer son chapelet enroulé autour de son bras. Ce fut le passeport efficace. On lui apporta une tasse de lait chaud avec du pain bis, et, réconforté, il continua son chemin jusqu'au sanctuaire, n'ayant qu'un regret de son aventure : celui de ne pouvoir faire ce jour-là la sainte communion. « J'essayerai encore, écrit-il ; et, s'il le faut, je partirai une heure plus tôt. »

C'est une pratique chère aux pèlerins de Marie de suspendre à leur cou ou d'enrouler à leur bras le chapelet, afin de le réciter plus facilement. Paul contracta l'habitude de payer à sa Mère du ciel ce tribut de prière et d'amour. Quelles que fussent ses occupations, il y était fidèle chaque jour. Souvent il était onze heures et demie ou minuit quand il avait la liberté de remplir ce devoir filial. Malgré l'heure avancée, il n'y manquait pas.

Au mois de mai 1904, Paul vit s'accomplir l'un de ses vœux les plus ardents. Au moyen de fonds recueillis dans une séance publique, le Patronage envoya une délégation de jeunes gens au Pèlerinage national des hommes de France à Notre-Dame de Lourdes. Paul fut du nombre des délégués.

Toujours prêt à se rendre utile, il accepta la proposition qu'on lui fit de conduire un aveugle. Pendant le voyage, le guide eut pour l'infirme des attentions maternelles, toujours oublieux de lui-même pour se mettre à la disposition de son protégé, sans se plaindre des dérangements et des privations multipliées qu'un service si astreignant lui imposait.

Quand il eut touché ce sol béni, son bonheur fut à son comble : respirer cette atmosphère surnaturelle de prières et de miracles, contempler une multitude d'hommes chrétiens venus de tous les pays, simples dans leur foi, à genoux aux pieds de la très sainte Vierge et récitant le chapelet, empressés à suivre les processions, un cierge à la main, ou bien encore chantant les louanges de Marie : ce spectacle remua profondément l'âme de notre jeune breton. « Lourdes, écrivait-il, terre bénie, terre des miracles et terre d'amour ! » Il y goûta les plus pures joies de sa vie. Pourtant, il ne put pas prendre part à toutes les cérémonies du pèlerinage. L'infirme qu'il gardait, et dont la main ne quittait pas son bras, le retenait loin de la foule. Il s'en dédommageait en priant de longues heures devant la grotte. C'est là que Marie parla à son cœur et lui révéla l'appel de Dieu. « Un miracle s'est opéré en moi, écrit Paul à l'un de ses amis. Parti de Brest avec des convictions de foi profonde, je m'en retourne avec une vocation aux

missions. Cette vocation m'est venue lorsque, pour la première fois, je priais devant la grotte. »

Une circonstance qui semble providentielle aida à la manifestation des desseins divins. Dans la maison hospitalière de Mlle Gesta-Guilhé se trouvait un jeune pèlerin, élève de l'Ecole Apostolique de Poitiers (1).

« Je venais d'arriver, écrit celui-ci, quand presque en même temps une douzaine de Bretons entrèrent, accompagnés de leur aumônier. Parmi eux un aveugle. En attendant l'heure du repas et sachant que j'étais seul, ils me questionnèrent sur mon état, sur mon pays. Quand ils surent que moi aussi j'étais Breton, je devins de suite des leurs. Ils m'invitèrent à partager leur table pendant toute la durée du pèlerinage. J'étais placé tout près de Paul. Seul l'aveugle nous séparait. Tous étaient pleins de prévenances pour moi, mais Paul surtout insistait pour vaincre ma timidité. Sa figure aimable m'attirait, et je l'aimais déjà sans le connaître. Après le repas, il m'invita à l'accompagner aux cérémonies du pèlerinage. Je remarquai d'abord sa piété: il priait de toute son âme. On sentait qu'il y avait en lui une foi ardente. Dans la conversation, il laissait percer ses élans enthousiastes pour le bien à faire à la France, dans les grands centres ouvriers. Plus il me parlait, plus j'aurais désiré pénétrer dans son âme.

« Un jour, c'était le second ou le troisième du pèlerinage, nous longions, Paul, l'aveugle et moi, l'esplanade du Rosaire, et nous causions à cœur ouvert. Paul me questionnait sur mes

(1) Depuis de longues années Mademoiselle Gesta-Guilhé reçoit avec une très grande charité les pèlerins de l'Ecole Apostolique de Poitiers.

projets d'avenir. Quand il sut que je voulais être missionnaire et que j'étais dans une Ecole Apostolique: — Oh! moi aussi, je voudrais être missionnaire! me dit-il. — Comme je lui répondais que cela n'était pas impossible, que le bon Dieu appelle à lui qui il veut: — Oui, me dit-il, je le sais; mais je n'ai ni fortune, ni santé, ni instruction, rien qui puisse me permettre d'arriver si haut. — Je ne voyais là qu'un simple désir et j'étais loin de me douter que la sainte Vierge (je l'ai su depuis) venait de lui mettre au cœur la belle vocation de missionnaire.

« Pendant le reste du pèlerinage, il ne me parla plus de ses désirs. Nous étions souvent ensemble. Il me raconta sa vie passée, comment sa jeunesse avait été délaissée, comment Dieu l'avait ramené dans la bonne voie, puis sa vie présente, l'apostolat exercé parmi ses camarades, etc... Je le laissais volontiers parler, me contentant de l'admirer. Je remarquais, sans qu'il s'en doutât, la charité avec laquelle il conduisait son aveugle. Paul se privait pour ne pas l'abandonner. Ses camarades visitèrent tout ce qu'il y avait d'intéressant à Lourdes. Pour lui, il lui suffisait d'aller prier à la grotte et de laver les yeux de l'infirmes qu'il aurait voulu voir guérir. La Sainte Vierge n'a pas opéré ce miracle; mais elle a ouvert les yeux de Paul au plein jour du surnaturel, et l'a dirigé vers son Fils en lui faisant connaître la voie dans laquelle il devait marcher.

« Paul et ses camarades quittèrent Lourdes le matin du 12 mai. Je les retrouvai à la gare. Paul me demanda mon adresse et me promit de m'envoyer de ses nouvelles. En effet, dans une lettre datée du 22 mai, il m'écrivait: « J'ai un peu

tardé, car je voulais avoir le temps de la réflexion et, dans une affaire de si grande importance, je désirais prendre conseil près d'un prêtre, mon directeur: il s'y connaît à décider en pareille matière. »

« Tous les amis à qui j'ai parlé de mes projets m'ont engagé à marcher dans la voie où le bon Dieu m'appelle. Quant à mon directeur, il veut que je réfléchisse encore, et il m'a demandé un délai de trois mois, c'est-à-dire jusqu'au mois de septembre. Cela me paraît un peu long; mais je me sou mets à cette épreuve. »

CHAPITRE VII

La Vocation aux Missions

Dès le lendemain de sa rentrée à Brest, Paul reprit son travail habituel à l'atelier. Il se jeta en même temps dans les œuvres avec une ardeur nouvelle qui paraissait à ses amis dépasser la mesure de ses forces. Aussi un prêtre zélé, des environs de Brest, en qui il avait une grande confiance, se crut obligé de lui adresser des conseils de sage modération.

8 juin 1905.

« Prends garde d'obéir à une certaine exaltation naturelle dans cette activité où tu te dépenses, peut-être inconsidérément. Dès lors que tu as un but, il ne faut pas en compromettre la réalisation par des excès de travail qui te rendraient incapable de le poursuivre... La prudence est une vertu. Combien, à ton âge, se sont ainsi laissé emporter par leur fougue, et ont passé le reste de leur vie à déplorer l'épuisement prématuré de leurs forces et l'impossibilité de rien faire pour le bien des autres ! Surveille-toi sur ce point. Sans délaisser les œuvres, songe davantage à ce but nouveau que le Christ Jésus te découvre, et

songe que puisqu'il te le désigne, il veut en même temps que tu réserves des forces pour le suivre où il t'appelle.

« Je te parle ainsi parce que tu me dis textuellement *que tu te sens épuisé*. Il ne faut pas que cela soit. Le beau cadeau que tu vas avoir à faire au Sauveur, de ton corps épuisé, de ton esprit fourbu! Te recevra-t-on seulement là-bas, si tu te présentes dans cet état d'épuisement!

« Allons, Paul, sois raisonnable; il y a tant de manières de servir le bon Dieu! Nous autres, nous sommes tentés de croire que lorsque nous nous sommes dépensés fébrilement, que nous avons mis la main à la roue, nous avons bien servi le bon Dieu. Avec cela qu'il a besoin de ce pauvre concours de notre activité humaine! Dieu fait bien plus de cas d'un acte d'obéissance accompli pour lui que d'efforts souvent pénibles où une ardeur purement naturelle peut avoir la plus grande part.

« Par ailleurs, je suis heureux de voir ta vocation s'affermir... »

Les œuvres d'aujourd'hui, si chères qu'elles fussent à son cœur, ne faisaient pas oublier à Paul la vie de demain. L'objet constant de ses pensées, c'était sa vocation. Nous le voyons par les lettres fréquentes qu'il adressait à son ami de Poitiers, lettres qui nous mettent au courant de ses aspirations, des idées qui lui viennent à l'esprit, des épreuves par lesquelles il passe et des saints désirs qui le consomment.

Brest, 22 mai 1905, minuit.

« Je voudrais ici-bas faire le plus de bien possible, bien

aux âmes, bien au corps. Comme j'envie votre sort! il est grand et noble! Moi aussi je suis consumé du désir de répandre la doctrine de Jésus-Christ à travers le monde, et de mourir pour ce Dieu que j'ai insulté et méprisé. Je suis déjà, sans doute, sur un champ de bataille; mais ici je ne suis pas encore tout à fait à Jésus Christ. Il me faudrait entrer dans un chemin plus caché: je voudrais être missionnaire. N'est-ce pas vouloir monter trop haut? Ne suis-je pas trop vieux? Serai-je accepté parmi ces hommes d'élite, moi ancien révolutionnaire? »

Les mêmes pensées sont exprimées dans ses notes privées; il demande comme une grâce à Dieu « de le faire souffrir toujours, et toujours davantage. Peu lui importe que son misérable corps soit déchiré et réduit en poudre, pourvu qu'il lui soit donné de réparer la criminelle révolte des années écoulées. »

Il ajoute: « Faites que je devienne un de vos apôtres, un de ces apôtres dévoués et obscurs qui meurent oubliés sur les terres lointaines. Nul ne pense à eux ici-bas, nul ne va prier sur leurs tombes cachées dans les forêts. Ils n'ont connu que la souffrance, le mépris et l'oubli; mais ils ont travaillé à vous faire connaître et aimer. Faites que je fasse partie de cette élite. »

Avant de solliciter son admission, il demande à son camarade de lui faire connaître clairement le but de l'Ecole Apostolique, les conditions, les études, etc. « Ce serait trop de bonheur, ajouta-t-il, si le converti pouvait devenir un jour le prêtre du Dieu qu'il a tant méprisé! »

Nouvelle lettre le 11 juin. Il annonce qu'il a commencé le latin. Un ancien élève du collège de Lesneven lui donne une leçon à 8 heures ou à 9 heures du soir le vendredi et le samedi. Ce sont les seuls jours où il dispose d'un peu de temps; et cela après le travail quotidien de l'arsenal, après les diverses réunions des œuvres catholiques qui lui prennent beaucoup de temps. Il ajoute: « Chaque soir il me faut encore préparer moi-même mes aliments, si je veux prendre quelque nourriture, car je suis seul, et personne ne prend soin de moi. »

Il avoue qu'un jour les difficultés de l'avenir lui apparurent si grandes, qu'il pensa à se distraire pour se délivrer de l'obsession d'un tel but. Mais, ajoute-t-il, « quand Notre-Seigneur Jésus-Christ nous donne de ces vocations extraordinaires, il ne nous lâche plus. Rien n'a pu, même pendant une seconde, me faire perdre de vue le dévouement aux âmes, le renoncement à moi-même et les souffrances à supporter. Rien n'a pu me faire fléchir ou me détourner de ma voie. Au contraire, quelles que soient les difficultés qui m'apparaissent, je sens un renouveau de courage pour les vaincre. »

Son ami de Poitiers, ayant cru nécessaire d'insister sur les difficultés qu'il rencontrerait dans son nouveau genre de vie, Paul lui répondit: « Vous ne voulez pas que je me fasse des illusions, et vous avez raison. Je comprends facilement que cette nouvelle vie sera dure, surtout dans les commencements. Ce n'est pas une petite affaire pour un ouvrier de laisser la lime et le marteau pour prendre la plume et les livres. Avec l'aide de Dieu, j'espère triompher de tous les obstacles. »

Cinq semaines après le pèlerinage, le 18 juin, Paul écrivit

sa première lettre au directeur de l'Ecole Apostolique pour demander son admission:

« Je suis ouvrier à l'arsenal de Brest, foyer d'anarchie par excellence. Voilà cinq ans que j'y travaille. Deux de ces années se sont passées dans le socialisme; les trois dernières ont été consacrées à la lutte pour l'Eglise catholique.

« Ce qui peut atténuer mes fautes, c'est que pendant treize années de ma vie je n'ai eu sous les yeux que le dégoût du travail et des exemples de désordre. J'avais cinq ans quand j'ai perdu ma sainte mère; mais du haut du ciel elle a veillé sur moi, et j'espère qu'elle continuera de me protéger pour que je devienne un missionnaire dévoué au salut des âmes.

« J'ai fait mes communions; mais elles ont été mal faites. Je ne comprenais pas; je n'avais pas assez de foi. On me les faisait faire par crainte du qu'en dira-t-on.

Après la mort de mon père, comme je n'avais plus de parents, je fus recueilli avec mon frère chez une tante. Mais on ne nous y garda pas. Me voilà une fois de plus seul, sans personne pour me conduire. Heureusement que Dieu, en me donnant la foi, m'a donné la force de surmonter tous les obstacles. Avec cette confiance qui me faisait aller de l'avant, j'ai pu éviter les écueils qui se rencontraient sur mon chemin.

Et désormais ce fut la vie en commun avec mon frère, sans protecteur officiellement reconnu par la loi; mais j'avais des amis, des frères plutôt. Quoique je fusse pauvre, ils m'adoptèrent, mon frère et moi...

« Pendant ces années d'égarement, je ne connaissais pas

Notre-Seigneur Jésus-Christ, que j'adore maintenant et pour qui je voudrais non seulement mourir, mais, ce qui est plus beau, souffrir beaucoup. Oui, mon lot sur la terre est de souffrir; mais cette souffrance est plutôt une joie qu'une peine. Depuis ma conversion, j'ai le désir de souffrir pour réparer le passé. Je vais pouvoir enfin le réaliser avec toute l'ardeur dont je suis capable, en me consacrant au service du bon Dieu. C'est une vie de réparation que je veux m'efforcer de mener. Je voudrais la faire complète... »

Paul affirme qu'il n'a pas subi un entraînement irréfléchi. Il a attendu, il a examiné, et l'attirait vers le don entier de soi-même a toujours pris le dessus:

« Chaque jour qui passe, écrit-il, m'affermir dans la vocation que Dieu m'a donnée. Comme on me l'a conseillé, j'ai essayé de m'absorber dans le travail, j'ai cherché à devenir indifférent. Rien n'y a fait; au contraire. C'est dans ces moments-là que la voix de Dieu se pressait davantage... »

Un peu plus tard, il écrit: « Toute ma vie, s'est passée dans la misère et les souffrances. Maintenant que je connais la grandeur et la puissance de Dieu, loin de me révolter au souvenir du passé, je me prosterne humblement devant Lui et je lui demande comme une grâce de me faire souffrir toujours et surtout davantage... O mon Dieu! ne vivre que pour vous, ne penser qu'à vous, telle aurait dû être ma vie. »

De son côté, le prêtre qui le dirigeait, ayant eu occasion d'écrire à Poitiers, au commencement d'août, exprimait ainsi sa pensée: « Je ne vous ai point parlé de Paul Bellec dans ma

précédente lettre, quoique je connusse sa détermination. C'était par discrétion et aussi — dois-je vous l'avouer. — parce que je gardais l'espoir qu'il changerait de résolution; car c'est avec regret que je le vois quitter le Patronage des Carmes où, par ses exemples et son zèle tout apostolique, il fait le plus grand bien. Je n'ai garde d'ailleurs de m'opposer à l'appel de Dieu: c'est une âme visiblement travaillée par la grâce et je me persuade de plus en plus qu'il est appelé à la vie apostolique. Si Dieu lui donne la santé, Paul fera un excellent missionnaire. »

L'état de sa santé préoccupait en effet ses amis: ils ne cessaient de lui faire des représentations. Le bien qu'il a fait à Brest est certain. S'il part, qui le remplacera ? — Il va entreprendre des études longues et difficiles: a-t-il des forces physiques et les aptitudes suffisantes pour les mener à terme? C'est douteux. Si l'état de santé l'oblige à revenir, comme on peut le craindre, il se trouvera sans place, sans asile, sans ressources. A toutes ces objections, Paul répondait avec son esprit de foi: « Si Dieu m'appelle à devenir missionnaire, il saura me donner les forces et la santé pour accomplir sa volonté. »

D'un autre côté, en présence d'une volonté aussi déterminée, les hommes les plus sérieux se demandèrent si Paul, éloigné des œuvres multipliées qui le surmenaient, avec un meilleur régime, dans une vie calme et régulière, ne retrouverait pas ses forces épuisées. Hélas! un avenir prochain devait dissiper toutes ces espérances.

Cependant la nouvelle du parti qu'il allait prendre se répandit non seulement parmi ses amis, mais aussi parmi les

ouvriers de l'arsenal. « L'annonce de mon prochain départ a produit une révolution parmi ceux qui me connaissent, écrivait Paul... Savoir que l'ancien anarchiste veut devenir prêtre, c'est un événement qui n'arrive pas tous les jours... Plusieurs m'ont promis de réfléchir et de devenir meilleurs. »

C'est dans ces conditions qu'au mois d'août 1905, le courageux jeune homme demande son congé du Port, malgré les observations plus pressantes de ses amis. Leurs paroles ne le touchent pas : Dieu l'appelle à une vocation plus noble, et il part plein de confiance en la Providence divine.

CHAPITRE VIII

Le séjour à l'école apostolique

C'est le 19 septembre 1905 que Paul Bellec arriva à Poitiers. L'Ecole Apostolique était encore en vacances. Le nouveau venu n'y était pas tout à fait inconnu : son ami de Lourdes avait parlé. Aussi, à son arrivée, tous les regards se fixèrent sur ce jeune homme au visage blême et un peu maladif, mais énergique, et où brillaient des yeux pleins d'ardeur. On l'entoura, on lui témoigna de l'affection. Paul fut sensible à cet accueil du premier jour. « Arrivé hier soir à la maison de campagne, écrivait-il à Brest, j'y ai été reçu avec une bien touchante sympathie. Dieu, qui m'a enlevé ma famille terrestre, m'en a donné une autre bien plus aimante. Vous ne pouvez vous faire une idée de ce que je ressens au milieu de ces nouveaux frères. C'est quelque chose qui semble être de la joie et du bonheur ; ou plutôt c'est l'amour de Notre-Seigneur Jésus-Christ qui me rend si heureux.

« Je me souviens, dit un témoin, que je lui fis part dès le soir de son arrivée qu'il trouverait peut-être le lit un peu

dur. Avec quel sourire de bravoure et de mâle assurance il secoua la tête, en disant : « Ah ! j'en ai vu bien d'autres. J'ai trop connu la misère pour faire le difficile et le dégoûté. » De fait, ainsi qu'il le racontait à ses condisciples, il n'avait pas à remonter loin pour se rappeler les mauvais jours où, comme jeté sur le pavé et ayant tout juste de quoi s'allouer les quatre murs d'une chambre, il fut réduit pendant plusieurs semaines à s'étendre, le soir, harassé de fatigue, sur le plancher de son appartement, blotti sous les hardes qu'il entassait pour lui tenir lieu de couverture. »

Quelques jours après son arrivée, il prit part à la retraite annuelle que font les élèves avant le commencement des classes. Il s'y mit avec un sérieux et une générosité qui frappèrent le prédicateur, le Père de Beaurepaire.

Paul disait avoir compris bien des choses durant ces jours. Il avait désiré lire dans ses temps libres la vie du Bienheureux Grignon de Montfort. Lui si tendrement attaché à la Sainte Vierge, surtout depuis Lourdes, puisa dans cet ouvrage une confiance encore plus grande avec le besoin de resserrer les liens qui l'attachaient à cette Divine Mère. Aussi avait-il transcrit, comme expression de ses sentiments, ces paroles du Bienheureux :

Je suis tout dans sa dépendance
Pour mieux dépendre du Sauveur,
Laissant tout à sa Providence,
Mon corps, mon âme et mon bonheur.

« Dans l'esclavage de Jésus en Marie, une âme fervente animée d'un amour spécial pour la Très Sainte Vierge arrive

plus sûrement et plus promptement à une parfaite sanctification que par toute autre voie spirituelle.

« Qu'on me fasse un chemin nouveau pour aller à Jésus-Christ et que ce chemin soit pavé de tous les mérites des Bienheureux, orné de toutes les vertus héroïques, éclairé et embelli de toutes les lumières et beautés des Anges, que tous les Anges et les Saints y soient pour conduire ceux qui voudront y marcher. En vérité, en vérité, je dis hardiment que je prendrai, préférablement à ce chemin qui paraît si parfait, la voie immaculée de Marie, voie sans aucune tache ni souillure, sans ombre ni ténèbres. »

A la fin de la retraite, c'est entre les mains de la Très Sainte Vierge que Paul dépose ses résolutions. Puisqu'Elle l'a tiré du péché et l'a conduit loin du monde dans cette maison bénie où l'on apprend à connaître et à aimer son Divin Fils, il lui demande « la grâce de devenir un apôtre ardent et dévoué pour le salut des âmes, d'être bon et aimable envers ses frères, enfin la grâce d'observer toujours son vœu de supporter en silence les réprimandes et les humiliations qui surviendraient. »

Au lendemain de la retraite, on entra dans le mois d'octobre consacré à Notre-Dame du Saint-Rosaire. Dès les premiers jours Paul entendit le récit d'une conversion intéressante. Un homme du monde, qui était resté éloigné de l'Eglise durant bien des années, redevint chrétien non seulement jusqu'à la prière et jusqu'aux sacrements, mais même jusqu'aux pratiques qui ne sont que de conseil. Bien au regret d'avoir si longtemps oublié la Très Sainte Vierge, il eut la généreuse pensée de payer ses dettes, en mettant, comme il

disait, un chapelet dans chacun des jours écoulés durant ses années d'égarement. D'où nécessité de réciter chaque jour plusieurs chapelets pour réparer le temps perdu.

Paul résolut d'imiter cet exemple. Il dressa ses comptes que nous avons encore. D'abord il constate un arriéré de 6502 à l'époque de son arrivée à Poitiers. Outre le chapelet de chaque jour qu'il disait fidèlement, il a marqué 75 supplémentaires récités en octobre, 80 en novembre, 80 en décembre. Ce qui diminuait d'autant de jour en jour la dette qu'il reconnaissait avoir contractée envers la Très Sainte Vierge.

Dans les premiers jours d'octobre, on rentra en ville et les classes recommencèrent au Collège Saint-Joseph. Paul n'avait qu'une connaissance bien sommaire des premières pages de la grammaire latine et il avait besoin de revoir les règles de la grammaire française. Il parut plus sage de le faire étudier en particulier jusqu'à ce qu'il fût en état de suivre avec profit l'une des classes du collège. Son ami de Lourdes, étant encore souffrant, fut heureux de l'aider. Tous deux étudiaient ensemble, pendant les classes du collège.

Paul voulut, pour le reste, suivre la vie commune. Il était dès lors fidèle à tous les points du règlement, et l'on ne se souvient pas qu'il en ait violé aucun, de propos délibéré.

A son âge, après cette vie d'activité qu'il avait menée jusqu'alors, on pouvait craindre plus d'une difficulté dans les commencements d'une existence nouvelle. Aussi le prêtre dévoué que nous avons déjà vu s'intéresser à la vocation de Paul lui écrivait-il à la date du 17 octobre :

« Te voilà donc à la seconde étape sur la route sainte où Dieu t'appelait. Comme tu dois te sentir heureux ! Il n'y a pas, n'est-il pas vrai ? de joie semblable à celle que l'on éprouve à marcher à la suite du divin Maître, quand on se dit que c'est sa main qui nous appuie, sa voix qui nous guide, sa grâce et son amour qui nous fortifient ! Oui, tout cela est beau. C'est le Sauveur lui-même qui conduit le voyageur vers le but choisi. C'est une joie de plus lorsque, dans sa conduite providentielle à notre égard, il fait intervenir sa douce Mère : elle ajoute ses tendresses maternelles aux joies plus viriles que notre Père du ciel nous communique !

« Mais quelquefois n'éprouves-tu pas comme un regret du champ de bataille abandonné, des luttes ardentes où tu avait jeté ton âme ? Il y aurait peut-être à craindre que tes ardeurs qui trouvaient ici un moyen violent de se dépenser ne trouvent pas un aliment qui leur paraisse suffisant. *Prends garde et tourne ces énergies contre toi-même* : c'est encore la bataille la plus rude, la plus belle aussi, celle qui prépare les victoires de l'apôtre. Mais, encore une fois, quand on a été habitué au fracas des luttes extérieures, il y a à craindre qu'on ne trouve ennuyeuse, inutile et insuffisante cette bataille silencieuse et obscure ! Dieu et la sainte Vierge sont là pour parer à ces dangers ! »

Il ne semble pas que Paul ait passé par ces regrets et ces luttes qu'on redoutait. Ses lettres ne parlent que de joie et de contentement, en laissant seulement entrevoir les difficultés qu'il rencontre dans ses études.

« Je continue tous les jours à me faire davantage à la vie sainte que l'on mène ici : prières, travail, repos, tout est

réglé et à heures fixes; tout se fait avec joie et entrain. Mes études marchent bien pour le latin et le français. J'entrerai sûrement en cinquième après le jour de l'an. Priez pour que je puisse continuer. J'ai tant de choses à apprendre, et cela est si nouveau pour moi que je me trouve parfois désorienté. »

Le besoin habituel d'une vie de réparation qu'il éprouva depuis l'époque de sa conversion, n'a pas peu contribué sans doute à lui donner des forces dans les sacrifices de chaque jour. « Je me trouve tout drôle, écrit-il, car tout est changé pour moi depuis que j'ai franchi le seuil de cette chère école. Là-bas d'où je viens, c'était du bruit, du mouvement. Ici rien que du silence, hors le temps des récréations. Que cela fait de bien de se reposer loin du monde, loin de ses bruits et de ses soi-disant plaisirs ! Oh ! horreur d'avoir vécu dans le vice et dans le désordre ! Avoir blasphémé le saint nom de Dieu ! Oh ! honte, remords cruel !

« On me dit que Dieu m'a pardonné; mais pour moi il n'y aura pas de pardon d'ici que j'aurai quitté cette terre. Au ciel est le repos. D'ici là point de repos pour mon corps... Je chercherai les humiliations, je chercherai les travaux les plus bas... Et quand mon corps aura été vaincu et brisé par la fatigue, mon âme sera plus forte et comprendra mieux ces grandes vérités et le grand amour que j'ai reniés autrefois. »

Le bon Dieu lui ménagea l'occasion de mettre en pratique ces désirs d'humiliation. Le jour de Noël, les élèves allèrent après le dîner visiter la crèche dans quelques-unes des églises de la ville. L'un de ses compagnons, impatienté de sa démarche trop lente, se laissa aller à lui dire, avec une légèreté

regrettée plus tard, qu'il manquait d'énergie. Paul fut très sensible à cette apostrophe imméritée, injuste remontrance d'un camarade sans mandat. Le soir il écrivait cette note: « En cette belle fête de Noël mon orgueil a été humilié par un reproche sévère, mais juste, parce qu'un de mes frères m'a dit carrément que j'étais mou. Sous le coup de cette parole blessante, je n'ai pu calmer mes nerfs qu'extérieurement; mais à l'intérieur l'orage a grondé sourdement, et peu s'en est fallu que la tempête n'éclatât; mais Dieu en ce saint jour m'a bien gardé. »

Paul avoua à l'un de ses Directeurs qu'il avait été bouleversé et il ajouta: « Si j'avais été dans le monde, je vous le déclare, celui qui m'aurait dit parole semblable ne l'aurait pas répétée deux fois; mais vive Dieu ! J'ai trouvé la force dans la prière, et le démon n'a pas eu le dessus. » Au souvenir de son vœu, il se contint, et s'il eut l'âme froissée, la plaie se ferma vite, n'ayant été envenimée, ni par les ressentiments volontaires, ni par les récriminations de l'orgueil blessé.

Cependant les espérances de Paul se réalisèrent. Après les vacances du jour de l'an, il entra en cinquième au collège Saint-Joseph, et son professeur, après l'avoir vu à l'œuvre l'estima comme l'un de ses bons élèves. Paul lui-même reconnaissait que ses études n'avaient pas été sans profit. De leur côté, ses amis de Brest, après avoir lu ses lettres des premiers jours de janvier 1906, lui adressèrent leurs félicitations.

« Je vois, à ma grande satisfaction, que les progrès se font déjà sentir, lui écrivait l'un de ses correspondants; ton style devient plus aisé. Les fautes ne déparent plus tes lettres: tant mieux. Ne te mets pas en quête de belles phrases sonores. Que

cela vienne du cœur; et c'est bon. Mais pas trop de sensibilité. Joins-y une forte volonté, une virilité à toute épreuve.

« Dans tes lettres je reconnais l'exaltation qu'on trouvait dans les miennes lorsque j'étais en troisième, exaltation légitime et généreuse ! Mais cela passera. Après le langage du cœur viendra le langage de la raison; c'est plus froid, mais plus solide. »

CHAPITRE IX

La maladie

Vers la fin de janvier, pour la première fois depuis son arrivée à l'école, Paul dut s'arrêter et garder le lit à l'infirmerie. Il éprouvait une grande faiblesse et il toussait : ce qu'il attribuait à un rhume gagné en revenant de classe, par suite du froid rigoureux en cette saison.

Après quelques jours, il se trouva mieux. Il restait levé pendant la journée. A toutes les questions, il répondait invariablement qu'il allait de mieux en mieux et qu'il était à peu près guéri. Malgré ses protestations et ses répugnances, on jugea prudent de lui faire consulter le médecin. Après un examen sérieux, le docteur se contenta de lui dire que la poitrine était fatiguée, que les études étaient impossibles dans l'état où il se trouvait, qu'il avait besoin de repos et qu'il fallait aller respirer l'air natal pendant quelques mois.

Quand Paul fut sorti, le médecin dit au prêtre qui l'accompagnait : « Je vais vous navrer ; mais je vous dois toute la vérité : c'est une *tuberculose d'usine* à la deuxième pério-

de, avec caverne au sommet du poumon gauche. Les crachats ne tarderont pas à venir. Ce jeune homme ne peut rester dans un pensionnat. » Le docteur revint le soir, et insista sur la séparation d'avec les autres élèves et sur l'éloignement de l'Ecole le plus tôt possible.

Malgré le langage réservé du docteur, Paul avait compris. « C'est mon arrêt de mort qui vient d'être prononcé », dit-il en sortant. Et il voulut être mis au courant. Quand il connut la vérité, il fut tout entier à l'action de grâces. « Dieu a été trop bon pour moi, dit-il. Ce qu'il a été jusqu'ici, il le sera encore à l'avenir. » Il demanda de s'arrêter quelques minutes à l'église de Notre-Dame-la-Grande pour y prier et s'offrir à la très Sainte Vierge.

« Le soir même de la consultation, dit un témoin, au lieu de se laisser accabler par cette nouvelle, Paul donna charitablement une répétition à l'un de ses camarades... Ah ! que Dieu fait de grandes choses et vite dans les cœurs qui ne se donnent pas à Lui pour la forme ! »

Le lendemain il écrivait à son directeur : « Que de remerciements n'aurais-je pas à vous exprimer ! Mais mon corps me refuse son service, ma main menace à tout instant de laisser tomber ma plume. Je me raidis et je lutte pour vous dire : Merci, merci pour tout le bien que vous m'avez fait. Merci pour les conseils que vous m'avez donnés.

« Aujourd'hui je vous ferai connaître ce que j'ai fait hier sans vous avoir consulté. Après avoir vu le médecin, entraîné comme par une inspiration divine, j'ai offert ma vie pour le salut de l'Ecole ; et à Notre-Dame-la-Grande où nous som-

mes entrés en passant, j'ai senti que Dieu m'exauçait. J'ai ensuite renouvelé mon offrande dans notre petite chapelle. Je n'ai aucun regret de ce que j'ai fait, et je suis résolu à refuser ma guérison. Vous me pardonnerez d'avoir agi sans vous demander votre consentement. »

Cette absence de tristesse et de regrets en pareil moment, ces sentiments surnaturels de joie humble et d'action de grâces frappèrent tous ceux qui l'approchèrent durant ces jours. A son infirmier qui venait lui donner ses soins, il dit : « Savez-vous que j'ai reçu hier la plus grande grâce de ma vie ? Je n'ai plus que peu de temps à vivre ; bientôt j'irai au ciel. Que Dieu est bon ! — Nous allons tant prier, reprit l'infirmier, que la Sainte Vierge nous obtiendra votre guérison. — Oh ! non, repartit vivement le malade. Ne demandez pas cela. Il vaut mieux que je m'en aille. Là-haut je prierai pour vous et pour les âmes que j'aurais tant désiré sauver. Je demande seulement au bon Dieu la grâce de souffrir avec patience et avec amour. »

Un jour l'infirmier, le trouvant plus fatigué, lui dit : « Vous souffrez davantage. — Oui, répond le malade, cette crise a été pénible. » Après quelques instants, relate l'infirmier, les douleurs parurent se calmer. Alors Paul, me regardant avec tristesse, me dit : « J'ai perdu mon temps. — Non, non, répliquai-je, cette souffrance vous sera comptée pour le ciel. — Je l'ai perdue en partie, dit Paul avec fermeté, car je me suis plaint, je n'aurais pas dû dire que je souffrais. Il suffisait que Dieu le vît. J'ai perdu la fine fleur de ma souffrance. » — Admirable délicatesse d'une âme qui ne pense qu'à contenter Dieu. Il voulait que Dieu fût le seul témoin de

ses douleurs et de ses sacrifices. « Il y a deux sortes de souffrances, disait-il à cette occasion : l'une qui accepte ses peines en se plaignant et en voulant recueillir des témoignages de sympathie ; l'autre qui les endure pour Dieu en n'ayant que Lui seul comme consolateur. C'est celle que je veux ! »

Si on lui adressait une parole de consolation, il reprenait avec un aimable sourire : « Croyez-vous donc que je suis à plaindre ? Je suis plus heureux que vous. Ne parlez plus ainsi : jamais je n'ai éprouvé autant de bonheur que depuis ma maladie. Le bon Dieu fait bien de me faire souffrir ; il ne m'enverra jamais assez de peine ! » — « Aussi ai-je remarqué, dit l'infirmier, que sa joie augmentait en proportion de ses douleurs. Dans ces moments de souffrance plus vive, sa figure devenait plus épanouie, et il disait : « Que je suis heureux de souffrir ! »

Les lettres qu'il écrivit durant ses derniers jours à Poitiers expriment les mêmes sentiments : « Dieu est bon ! Dans sa miséricorde pour un grand pécheur, il m'envoie une grâce de plus, et, assurément, c'est la meilleure. Mon heure va bientôt sonner. Dans un an, dans quelques mois, ou quelques jours peut-être, mon âme s'envolera vers le ciel pour y chanter les louanges de son Créateur.

« Dieu aurait pu me laisser mourir dans le triste état où j'ai vécu si longtemps. Il a voulu au contraire que les derniers jours de ma vie fussent sanctifiés par mon passage à la chère Ecole Apostolique. Je l'en remercie.

« Aujourd'hui mon corps est épuisé. Je suis obligé de mettre un arrêt à mes études. J'aurais souhaité me sacrifier

au salut des âmes, donner mon sang pour la foi ; mais Dieu seul *doit vouloir*. Pour moi, je n'ai qu'à obéir, et je dis joyeusement mon *fiat*. L'épreuve est douloureuse : je l'accepte avec amour et je baise la main qui me frappe avec tant de justice et de bonté.

« Maintenant que je suis sûr de mourir, je voudrais partir tout de suite. Puisque je ne dois pas recouvrer la santé, le repos éternel est bien préférable ; mes prières seront plus puissantes là-haut. Voilà pourquoi je demande à Dieu de me rappeler le plus tôt possible...

« Je vais retourner à Brest : qu'y ferai-je ? Comment vivrai-je ? Je n'en sais rien ; mais à la grâce de Dieu ! J'ai confiance qu'il ne m'abandonnera pas. J'ai tout quitté pour répondre à son appel. De nouveau j'obéis puisqu'il me veut dans le monde. Il m'arrivera ce qu'il voudra. »

Dans la lettre qu'il adresse à son frère, il est tout à la joie : « Dieu m'a choisi pour aller bientôt chanter ses louanges dans le ciel et le voir face à face. Je suis heureux : c'est une bien grande grâce que Dieu n'accorde qu'à ses amis. Mon âme tressaille d'amour, impatiente de sortir de sa prison. Mon corps la retient encore ; mais bientôt je serai libre et je m'envolerai vers celui qui m'a créé. Réjouis-toi. Bientôt je ne souffrirai plus et j'irai rejoindre là-haut nos parents... Dans quelques jours je serai à Brest. Prépare la petite chambre où nous avons tant souffert ensemble. J'aurai la consolation de t'embrasser avant de mourir. »

CHAPITRE X

Le retour à Brest

Pendant que Paul ne pensait qu'à s'en aller finir sa vie dans l'obscurité du pauvre réduit où il avait vécu, Dieu allait lui donner le centuple promis dès cette vie à ceux qui ont tout abandonné pour son amour. Un chrétien généreux, apprenant son état, demanda à le recevoir dans sa maison, à Brest. « J'estime, écrivait-il, une grâce insigne d'avoir été choisi pour recueillir, dans cette demeure, un jeune poitrinaire, brisé dans sa santé et dans sa vocation, sans aide et sans ressources, image du divin Sauveur lui-même frappant à notre porte. »

C'est dans cette maison hospitalière que Paul va passer les derniers mois de sa vie. Il y arriva, après un voyage bien pénible, le 11 février 1906, anniversaire de la première apparition de la sainte Vierge à Lourdes. Le jour même, malgré son état de fatigue, il alla rendre visite à quelques parents et amis. Avant de quitter Poitiers, il avait dit : « Je retourne à Brest ; mais je n'y trouverai point de repos. Je connais ma

nature. Il faudra recommencer la lutte ; je ne pourrai résister. »

Ce programme d'action, Paul n'avait plus la force de l'accomplir comme il aurait voulu. Les courses et les voyages d'autrefois ne lui étaient plus possibles. Une fois bien reposé, il a pu aller et venir pendant plusieurs semaines ; mais déjà l'ascension des quatre étages pour monter à sa chambre l'essoufflait.

Tous les dimanches il recevait la visite d'anciens camarades du patronage.

Régulièrement chaque semaine un officier supérieur du commissariat de la marine, membre de la Société de Saint-Vincent-de-Paul, montait s'entretenir avec lui. Cette assiduité touchait beaucoup le malade. Après la mort, le charitable visiteur rendit ce témoignage : « Paul était une âme d'élite, et si mon amitié lui a été fidèle, c'est que je savais toujours retirer quelque bien de ces trop courtes visites faites à un mourant tout prêt pour le ciel. »

Le docteur, qui le soignait avec un grand dévouement, a exprimé plusieurs fois l'impression qu'il emportait de ses visites à ce jeune ouvrier, doux, souriant et résigné. Paul priait pour lui et s'efforçait de lui montrer les vertus d'une âme chrétienne.

« Paul était gai, rapporte son charitable bienfaiteur. Il chantait même assez souvent d'une voix qui s'est toujours maintenue pleine et forte, malgré l'état de ses poumons.

« Il m'appelait toutes les heures d'un coup de sonnette joyeusement prolongé que j'entends encore. Je ne faisais qu'un

bond de mon appartement près de son lit, et rapidement, à genoux, je récitais un *Ave Maria* et quelques invocations dont le *Nos autem juste* du bon Larron à Notre-Seigneur mourant sur la croix : « Nous sommes de misérables condamnés à mort qui méritons bien notre châtiment. » Aucune formule ne lui paraissait plus efficace que celle qui mérita au bon larron d'entrer directement dans le ciel. En la répétant, Paul se disposait à obtenir le bénéfice entier de l'indulgence plénière accordée par le Pape Pie X pour l'heure de la mort, l'humble acceptation de la mort comme châtiment des péchés commis étant la condition *sine quâ non* du gain de cette indulgence. Nous nous étonnions ensemble de la vitesse des heures au rapprochement des coups de sonnette.

Le chapelet et les prières en commun, aux mêmes heures qu'à Poitiers, n'ont pas été suspendus par l'essoufflement. Il continuait de réciter plusieurs chapelets par jour pour réparer l'arriéré.

Ses joies étaient de recevoir le courrier de l'Ecole. Les réponses qu'il fit à ses condisciples nous tiennent au courant de son état, de ses souffrances et de ses dispositions. Il écrivait suivant ses forces, s'arrêtant quand il se sentait fatigué, reprenant la plume un peu plus tard ou le lendemain.

« Les lettres incessantes que je reçois de vous sont comme un baume à mes souffrances ; et je me demande ce que j'ai fait pour être ainsi gâté par vous, moi le dernier de tous... Lorsque j'ai reçu cette avalanche de billets, mon cœur a débordé de joie. Ce ne sont pas des phrases banales que vous m'avez adressées ; ce sont vraiment des paroles du ciel.

Ces prières, ces communions, ces neuvaines que vous avez faites, Dieu vous les a inspirées sans doute. Croyez bien que tout cela m'a remué le cœur. Vous demandez le rétablissement de ma santé · je m'y oppose. »

Paul révèle alors à ses condisciples l'offrande qu'il a faite à Notre-Dame-la-Grande de ses souffrances et de sa vie.

Il ajoute : « Comme ma vie est peu de chose, j'ai demandé la souffrance, et je l'ai eue. Voilà comment j'ai pu vous rendre une petite parcelle du bien que j'ai reçu de vous ; mais là-haut je compte m'acquitter tout à fait .

« Mes journées sont d'argent, mais les nuits sont d'or. Le sommeil ne vient que rarement et pour peu de temps. Il arrive vers l'heure de minuit et me quitte avant une heure. Il revient le matin vers quatre ou cinq heures jusque vers huit heures. Dans la journée je me lève une heure ou deux, mais c'est avec peine que je puis me soutenir. Je suis comme un homme ivre, ma vue se trouble. Je suis bientôt vaincu et obligé de reprendre le lit. *Fiat* pour toutes ces choses !

« Mais il est quelqu'un qui ne manque jamais de me tenir compagnie : c'est la souffrance, avec son cortège de vertus, la patience, la résignation et l'amour qu'elle produit.

« Une autre petite compagne qui ne me quitte pas, c'est la toux. Elle se présente sans s'annoncer et me fatigue beaucoup. Je commence à l'aimer. Ses caprices parfois me coûtent cher. Mais combien aussi elle augmente mon trésor ! Je l'ai demandée ; Dieu me l'a donnée.

« J'ai encore une autre épreuve, voilà bientôt quinze

jours que j'ai reçu Notre-Seigneur, et, dimanche dernier, je n'ai pu entendre la Messe ; mais pourquoi m'attrister puisque c'est notre bon Maître qui le veut ? *Fiat, Fiat !* »

Dans cette vie de souffrances quotidiennes, il y eut, de temps en temps, des jours de fêtes intimes. « Lundi prochain, 19 mars, fête de saint Joseph, je communierai, écrit Paul. Puis je ferai ma consécration d'Apostolique. Je me suis demandé si j'étais digne de cette grâce ; et j'ai entendu cette réponse : efforce-toi de le devenir. Un superbe autel a été dressé dans ma chambre. De belles fleurs y jettent un parfum de gaieté. Saint Joseph est à la première place. Je pense qu'à l'Ecole les préparatifs sont les mêmes.

« Le 25 mars, je ferai ma consécration de congréganiste de la Sainte Vierge. Que de grâces !

« Aidez-moi par vos prières à acquitter mes dettes envers ceux qui me soignent. Ce bon et généreux bienfaiteur devine le moindre de mes désirs ; il me console, il me reconforte dans les moments de lassitude ; il se dépense de toutes manières. Aidez-moi, par vos prières, à payer une petite partie de mes dettes. J'ai l'espoir un jour de rendre en bloc ce que l'on fait pour moi avec tant de générosité... J'ai une garde-mallade qui ne me quitte pas, vraie sœur de charité, ange de douceur. J'exerce bien sa patience. Quand elle m'apporte mes œufs crus, je laisse percer mes répugnances. Je lui ai promis de les prendre désormais en souriant. »

En effet, pendant cinq mois, Paul fut soigné dans cette maison avec une tendresse vraiment maternelle. En songeant

à cette bonté désintéressée, il aimait à répéter qu'il était trop gâté par la Providence.

En même temps, le prêtre qui l'avait aidé et dirigé depuis le jour de sa conversion venait souvent lui apporter des paroles d'encouragement et de consolation. Le malade avait en lui une confiance entière.

Depuis le jour où la décision du médecin lui avait été connue, Paul avait compris que Dieu se contentait de son désir de se consacrer à lui et qu'il lui demanderait sans tarder le sacrifice de sa vie.

Ce sacrifice, Paul l'avait fait de grand cœur, et il ne cessait de le renouveler.

Pourtant de temps en temps des lueurs d'espérance se présentaient à son esprit. Il se cramponnait alors, pour ainsi dire, à la vie et se laissait aller au désir de recouvrer la santé. « Qui sait, disait-il un jour, si le bon Dieu ne me guérira pas pour que je puisse travailler à lui gagner des âmes ? » Ces pensées ne faisaient que traverser son esprit ; il se remettait vite dans la réalité et renouvelait le sacrifice de sa vie. Du reste, pas une plainte, pas un murmure. Cette parole : Dieu le veut ainsi ! le remettait dans le calme.

Paul ne cessait d'offrir ses prières et ses souffrances pour l'expiation entière de ses fautes. Il les offrait aussi pour le salut de ces milliers d'ouvriers qui vivaient, à quelques pas de lui, dans l'ignorance de Dieu. Comme il les aimait d'un amour vrai et profond ! Que de fois il pensait à leur sort malheureux ! C'était le sujet fréquent de sa conversation.

Du haut du balcon de la maison amie où il termina ses jours, balcon qui domine d'un côté la cité ouvrière, et d'où la vue s'étend de l'autre côté vers la campagne bretonne par delà les remparts de la rade de Brest, son esprit aimait à pénétrer dans l'intérieur des familles et à les comparer. Lui dont les grands-parents étaient bons chrétiens, paisibles cultivateurs, jouissant d'une certaine aisance, fruit de leur travail, il voyait au loin dans l'intérieur de ces humbles maisons, des mères chrétiennes formant leurs petits enfants à l'habitude de la prière, et les préparant aux luttes de la vertu.

Et quand il ramenait ses regards sur la ville, vers les quartiers qu'il avait habités, que voyait-il ? Des multitudes d'enfants qui étaient ce qu'il avait été lui-même, moralement abandonnés. Il gardait le souvenir précis d'une famille où chaque soir le fils, âgé de treize ans, lisait, ligne par ligne, à son père, la feuille irréligieuse de la localité, repaissant ainsi son jeune esprit de tous les scandales quotidiens et de tous les blasphèmes et moqueries contre Dieu et contre l'Eglise.

Ici encore il n'avait qu'à se rappeler son existence passée pour remettre sous ses yeux les tristes scènes d'aujourd'hui et les débordements de tout genre. Il s'attristait de l'aveuglement et de l'ignorance de tant d'hommes, lui qui avait éprouvé qu'un seul acte de soumission à la volonté divine transforme toutes les conditions humaines en y apportant la paix et le bonheur. Comme il aurait souhaité écarter de leurs mains ces publications menteuses et homicides qui les trompent et qui leur donnent la mort !

Paul distinguait trois catégories parmi les ouvriers non

chrétiens de l'arsenal : 1° les socialistes embrigadés et disciplinés pour les réformes matérialistes et athées qu'ils poursuivent ; 2° les anarchistes qui réclament des moyens violents pour hâter la crise ; 3° les libertaires, pauvres impulsifs, qui prétendant n'obéir à aucun mot d'ordre, même d'organisation anarchiste, et ne relever que de leurs instincts de destruction. — Tous s'entendaient pour vivre aussi indépendants que possible et pour conspirer contre toute autorité.

Lui-même, en songeant à ce qu'il avait été autrefois, se plaçait entre la première et la deuxième catégorie.

CHAPITRE XI

Les derniers mois et la mort

Malgré son état de souffrances, Paul n'était pas indifférent aux événements du dehors. Pendant le mois de mars 1906, il suivait de sa fenêtre les allées et venues des bataillons et escadrons réquisitionnés pour les inventaires dans les environs de Brest. Il était avide de détails de ces opérations et applaudissait aux belles manifestations de la foi catholique.

Il était loin de se désintéresser des autres graves questions qui s'agitaient autour de lui, et surtout des revendications ouvrières, si âprement formulées par les socialistes avec une injustice et une violence fatales aux réformes les plus utiles. Avec le coup d'œil juste et le sens droit d'un véritable catholique, sans parti pris, il faisait le départ des réclamations folles et arbitraires et de celles fondées en justice pour équilibrer plus humainement le budget de « l'ouvrier sobre et honnête », assurer son repos dominical et l'aider à prévoir à la fois les mauvais jours et les vieux jours.

Pendant les grèves qui éclatèrent à cette époque, le vieil

d'avantage, sans pour cela craindre le terme final... Bien au contraire. J'attends cet heureux jour comme un jour de fête. Est-il proche ? Je n'en sais rien. Dieu seul en connaît la date. Sachez que ce n'est pas bien terrible de se sentir mourir, puisque c'est le jour béni qui nous unira à Dieu. »

Le 17 juin, un ami écrivait à Poitiers: « Paul s'affaiblit de plus en plus. Il parle des grandes vacances qui approchent. Il espère qu'il ira les passer au ciel. »

Le 26 juin, l'aumônier de l'Ecole Apostolique arrivait à Brest. Il était attendu, désiré. Quels transports de joie quand nous entrâmes dans la chambre du cher malade ! C'était, pour un instant, une résurrection du passé. Paul, quoique amaigri, brûlé par la fièvre, paraissait plein de vie. Il remerciait, il demandait des nouvelles. Il se croyait encore au milieu de ses condisciples tant aimés. Il nous redit son bonheur de souffrir quelque chose pour réparer les années d'autrefois, pour montrer à Dieu son amour et pour sauver les âmes. Il n'aurait pas voulu échanger son sort contre celui des heureux de ce monde. Il n'avait du reste qu'un désir, aller voir le bon Dieu ; mais il était disposé à rester sur sa croix tant qu'il plairait au divin Maître de l'y laisser.

Nous revînmes, dans l'après-midi, nous asseoir près de son lit. C'était toujours les mêmes pensées, les mêmes désirs, la même paix radieuse. Nous nous retirâmes édifiés, embaumés de si saintes dispositions.

Au commencement de juillet, Paul put aller à Lannilis voir l'une de ses tantes qu'il aimait. Il n'y resta que deux jours. Sollicité de demeurer plus longtemps, il refusa: « C'est

demain le premier vendredi du mois, répondit-il: je veux rentrer à Brest pour y faire la sainte communion. »

Un peu après, il eut encore une bonne journée, comme il disait. Une automobile mise à sa disposition le conduisit à Saint-Renan, où il passa quelques heures avec l'un de ses condisciples de Poitiers, Jean-René L'Hostis, qui devait mourir l'année suivante (août 1907).

C'étaient les derniers adieux. Rentré à Brest, il ne quitta plus la chambre.

Paul y avait un petit autel sur lequel étaient placées les statues du Sacré-Cœur, de la sainte Vierge et de saint Joseph, au milieu de fleurs qu'on changeait tous les deux ou trois jours. Le jour où il communiait, le malade faisait mettre la statue du Sacré-Cœur à côté de son lit, sur la table. C'est vers ces images qu'il portait de temps en temps ses regards pour y puiser du courage et de la patience, durant ces longues heures où il se sentait consumé par la fièvre et surtout quand survenaient des souffrances plus aiguës. Saint Joseph, la sainte Vierge et le Sacré-Cœur, voilà les trois affections qui remplissent le cœur du malade, les trois protecteurs qui l'entourent dans ses derniers jours.

Son plus grand bonheur était de faire la sainte communion. Son confesseur, M. l'abbé Caroff, directeur du patronage des Carmes, la lui apportait tous les dimanches et les jours de grande fête. Il la recevait avec une grande piété, en viatique pendant le dernier mois. Il lui était pénible de ne pouvoir aller à l'église pour entendre la messe ou pour

faire plus souvent la communion. Il ne s'en plaignit jamais, ayant pris pour règle de dire en toute circonstance: « Mon Dieu, que votre volonté soit faite! »

On a remarqué encore qu'au milieu de ses souffrances, il conserva toujours sa bonne humeur et sa sénérité, tant il était devenu maître de ses impressions.

L'heure suprême approchait. Il était visible que le malade n'irait plus longtemps. Paul se prépara à recevoir l'Extrême-Onction. Le jour choisi fut le 26 juillet, jour où ses camarades du patronage fêtaient sainte Anne par une communion générale. Plusieurs amis l'entouraient.

Jusqu'à la fin, il conserva sa lucidité d'esprit. « Le jour de sa mort, dans l'après-midi, je lui demandai s'il perséverait toujours dans le sacrifice de sa vie, nous écrit son hôte charitable, M. Le Fer de la Motte, Paul répondit d'une voix presque éteinte: « Oui, oui. Quand on touche au port, ce n'est pas le moment de regarder en arrière. »

Son frère vint le voir. Paul était tourné du côté du mur, sur le côté droit qui le faisait moins souffrir. Je lui dis: « C'est votre frère qui vient vous dire bonjour. » Paul ne bougea pas; mais je l'entendis murmurer: « Je lui demande pardon! » Croyant bien interpréter sa pensée, j'expliquai au frère que Paul s'excusait de ne pas mieux le recevoir, de pas se tourner de son côté, mais qu'il était trop fatigué. Aussitôt Paul protesta distinctement: « Je lui demande pardon si je l'ai offensé. » C'étaient les derniers adieux de Paul à son frère. Ce furent ses dernières paroles.

Il n'adressa plus que quelques faibles remerciements pour les soins reçus.

Vers les 7 heures du soir, j'ai dit les dernières prières avec les personnes présentes.

A 8 heures 1/2, il s'éteignit doucement et sans agonie. C'était le 12 août 1906, anniversaire de son baptême. Il venait d'achever sa 20^e année.

L'un de ceux qui l'ont le mieux connu écrivait: « Paul s'endormit doucement, dans la paix de sa vie abrégée, mais toute reconquise au service de Dieu dans le désaveu total et le remords profond des impiétés et des révoltes antisociales. »

Il mourait en face de l'arsenal dont il avait été la victime et dont il devint l'apôtre par sa conversion exemplaire, ses prières, sa charité et son ardente parole. Après avoir blasphémé ce qu'il ignorait: Dieu et le prêtre, il couronnait sa brève carrière par le désir du sacerdoce et le mérite d'une vocation bien arrêtée pour les missions.

Il mourut chez l'un de ces chrétiens nobles et généreux contre lesquels le socialisme fomenta la haine et le mépris, traité avec une délicatesse qu'il ne connut jamais au foyer paternel.

Mais au-dessus du lit où se mourait le petit ouvrier de l'arsenal, dans cet intérieur si doux où la charité chrétienne l'avait accueilli, l'image du Christ mourant avait les bras et le cœur ouverts pour le recevoir et le combler. Dieu ne fait

pas les choses à demi quand on s'est donné à lui sans réserves. Et le Sacré-Cœur de Jésus, en bénissant ces pages toutes à l'honneur du pardon divin, achèvera de se glorifier dans le souvenir d'une âme si magnifiquement relevée de ses premières ruines.

